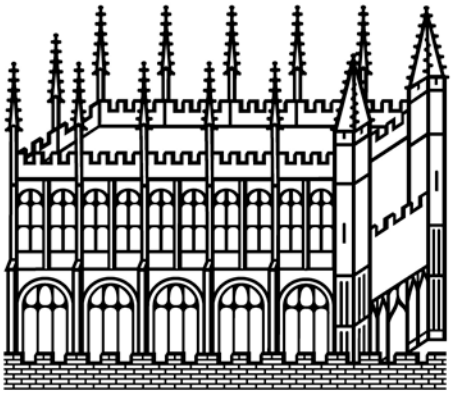


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

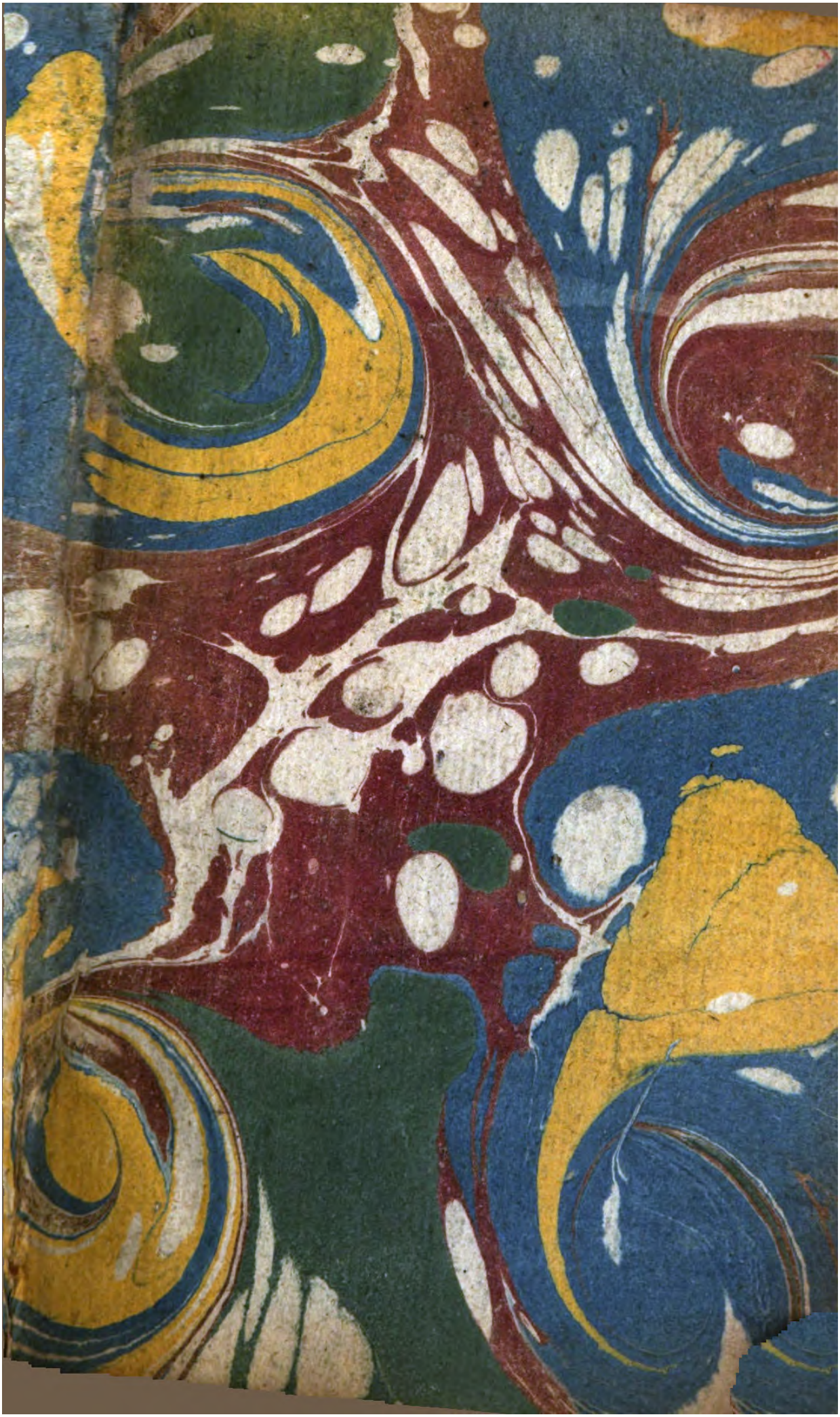
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II A. 159



47a
85
C
2

L/49 21
51

R L2/51

21

408

il y a une transposition de la page 77, mais point de lacune. elle se trouve après la page 68, d'où elle doit être ôtée, et reportée à la page 76.

Jouaust
Duc

PARALLELE
DU CŒUR,
DE L'ESPRIT
ET
DU BON SENS.

PARALLELE
DU COEUR,
DE L'ESPRIT
ET
DU BON-SENS.

A PARIS;

Chez NYON fils, Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à l'Occaſion.

M. DCC XL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

DE tous les genres de charlatanerie ou d'impoſture, il n'y en a point de plus commun que celui qui a pour objet le Cœur, ou l'Eſprit. On rencontre par-tout des hommes qui poſſedent, ſi on les en croit, tous les avantages de ces deux facultés. On ſe donne pour religieux, pour citoyen zélé, pour jaloux de l'honneur, pour pa-

rent tendre, pour ami fidéle. Non content de vanter les qualités de ſon cœur, l'homme porte la même oſtentation dans tout ce qui peut donner une haute idée de ſon eſprit ; il veut paroître inſtruit, éclairé, prévoyant ; & ſon amour-propre eſt ſatisfait dès qu'il croit l'opinion publique décidée en ſa faveur. On n'épargne même pour parvenir à ce dégré d'illuſion, ni juſtice, ni vérité. Et l'on a une telle crainte de ne pas avoir à ces differens égards une entiere ſupériorité, que pour ſe l'aſſurer mieux, on travaille ſans ceſſe à détruire dans l'opinion des au-

tres les concurrens que l'on croit les plus redoutables. Chacun veut, pour ainſi dire, ſe bâtir aux dépens des autres une belle maiſon ; mais par malheur, tel croit être bien logé qui n'a que l'avantage de ne pas connoître les défauts de ſa maiſon. Et ce goût, pour exceller, eſt ſouvent une yvreſſe d'autant plus forte, qu'on ſe croit de ſang-froid. Or pourquoi tant de peines & de ſoins réuſſiſſent-ils ordinairement ſi mal, ſi ce n'eſt parce que chacun connoît peu la valeur & l'uſage ſenſé de ce dont il veut diminuer le prix dans les autres ? A ſuppoſer même pour

un moment de la ſincérité au milieu de cette ignorance de ce qui eſt en ſoi : comment le diſcernement pourroit-il préſider au jugement d'autrui quand on ne l'admet pas à l'examen de ſoi-même ? Et en effet on n'entend que louer, & blâmer avec excès ſur les ſimples apparences, ſans approfondir, & ſans combiner, comme on le devroit, le perſonnel avec la nature des circonſtances.

On garde rarement un certain milieu dans les témoignages qu'on rend à ſes pareils ; & il ſembleroit à voir ce qui ſe paſſe dans le cours ordinaire de la vie, que la

ſociété générale des hommes ſeroit partagée en deux armées prêtes à ſe détruire, le glaive à la main. Chacun ſe fait effectivement la guerre ſouvent ſans utilité, & ſans aucun reſpect pour ceux qui ont réellement le plus de mérite; & en cela l'on péche également contre le ſentiment, & contre les conſeils de l'eſprit & du bon ſens. J'en ſuis moins étonné, lorſque je me rappelle que le parti de critiquer eſt aſſez commode, ſur-tout quand on n'eſt pas ſcrupuleux ſur la doſe de la critique. Mais en même-tems je penſe qu'il ſeroit heureux pour ceux qui ont à eſſuyer

la ſévérité du Tribunal public, qu'il pût y avoir certains principes établis, d'après leſquels ceux qui s'érigent en Juges, fuſſent obligés de dicter leurs Arrêts. C'eſt ce qui pourroit, ſans doute, réſulter d'un examen bien approfondi du cœur & de l'eſprit, de l'uſage, des facultés, & des opérations de l'un & de l'autre, pour en tirer des conſeils sûrs dans la conduite, & des guides non trompeurs dans les jugemens de ceux qui ſont ſimples Spectateurs. Tout le monde ſent, & raiſonne, puiſque c'eſt le caractére néceſſaire & diſtinctif de notre exiſten-

ce. Mais cela ne ſuffit pas pour ſoi, ni pour les autres. Il faut ſentir à propos, & raiſonner conſéquemment. Or on eſt trahi par ſon cœur ; on eſt ſéduit par les égaremens de ſon eſprit ; ou bien, faute d'examen, on met le cœur & l'eſprit trop en jeu ; ou enfin on agit d'après le ſentiment, quand on ne devroit agir que d'après le raiſonnement, & réciproquement. Ce qui forme, pour ainſi dire, autant de mépriſes préjudiciables au bien de la ſociété, ou déſtructives de ſes agrémens. Cela ne vient, n'en doutons point, que de l'ignorance de nous-mêmes,

& de ce que nous n'étudions ni nous, ni nos pareils, enſorte que nous uſons machinalement, & comme par tablature, de deux propriétés excellentes en elles-mêmes, & qui ont réellement des bornes diſtinctes & ſéparées, qu'on ne ſe donne pas la peine de chercher. C'eſt un point ſur lequel on peut dire que nous vivons dans un tourbillon, n'agiſſant que d'après les cauſes ſecondes, ſans examiner leurs relations & leurs rapports à nous-mêmes, & nous laiſſant emporter par un torrent, dont l'accélération augmentant toujours,

nous précipite vers notre terme, ſans nous donner le tems de nous reconnoître.

J'ai tâché, dans un ouvrage précédent, d'établir l'excellence de l'homme par l'examen de ſon origine; il lui manquoit encore d'être prouvée par la façon dont l'homme peut uſer de ſes propriétés eſſentielles. Et c'eſt ce que je me ſuis propoſé dans ce Traité, qui peut être regardé comme une ſuite des Penſées diverſes ſur l'homme. Loin qu'on ait manqué de matiere pour remplir ce plan de travail, on n'a eu qu'à ſe défendre des détails trop longs,

& trop circonſtanciés, qui, quelque multipliés qu'ils euſſent pû être, n'auroient encore rendu qu'une très-petite quantité des tableaux infinis, que tracent aux yeux les diverſes ſituations dans la ſociété des hommes, & leurs nuances différentes. D'ailleurs on a crû qu'il étoit ſuffiſant d'indiquer par des maximes, & des obſervations générales, quand, & comment l'homme doit ſuivre la voix du ſentiment, ou raiſonner, en préſentant aux yeux des Lecteurs une eſpéce de miroir, dans lequel chacun peut ſe chercher. Heureux ceux

qui pourront ne pas craindre la vérité de la glace, ou qui la chercheront avec intention d'en profiter !

Fin de la Préface.

On trouve chez le même Libraire les autres Ouvrages de l'Auteur.

SÇAVOIR,

LA Nouvelle Traduction du *Paſtor Fido*, avec le texte à côté, *in*-12. 3. liv.

L'Aminte du Taſſe avec le texte à côté, *in*-12. 1. l. 15. ſ.

L'Arcadie de Sannazar, in-12. 1. l. 15. ſ.

Diſcours ſur l'Art de Négocier, *in* 8. 2. l.

Penſées Diverſes ſur l'Homme, *in* 8. 2. l. 5. ſ.

Diſcours ſur l'Emploi du Loiſir. *in* 8. 2. l.

Parallele du Cœur, de l'Eſprit & du bon Sens, *in* 8. 1. l. 15. ſ.

PARALLELE

PARALLELE DU COEUR, DE L'ESPRIT ET DU BON SENS.

LORSQU'ON enviſage ſimplement le Cœur & l'Eſprit en oppoſition, ou pour mieux dire quand on les compare ; la premiere difficulté qui ſe préſente, c'eſt de diſtinguer & de définir l'action de deux facultés qui exiſtent en nous ; dont les limites ne nous ſont point

palpables, qui ſemblent concourir toujours & dans toutes les opérations, & que l'on ſent néanmoins n'être pas toujours d'accord. Il ſemble en effet, que les opérations du Cœur & de l'Eſprit ſont un mouvement compliqué, produit ou formé par les facultés de l'ame; mouvement qui part d'un point commun, & qui par là ſembleroit auſſi devoir tendre à une fin commune. Or cela même n'eſt pas toujours vrai; les conſeils que ſuggerent le Cœur & l'Eſprit paroiſſent, & peut-être ſont-ils oppoſés.

II. Ce n'eſt pas d'ailleurs en cherchant à concilier cette eſpece de contradiction, que l'on peut définir ces deux facultés; c'eſt en examinant leurs effets, & les differens objets ſur leſquels elles s'exercent enſemble ou ſéparément. Alors nous trouverons des points fixes de diſtinction, & preſqu'en même

tems nous connoîtrons d'une maniere aſſés exacte les choſes qui participent néceſſairement des opérations mixtes du Cœur & de l'Eſprit, pour développer l'ordre dans lequel ils agiſſent : ce qui, comme on eſpere le prouver dans la ſuite, eſt abſolument néceſſaire pour la conduite des hommes.

III. Si on conſidére l'homme dans ſes deux ſubſtances réunies, il paroît un compoſé propre à embraſſer, par le ſentiment & par le raiſonnement, c'eſt-à-dire, par les facultés du Cœur & de l'Eſprit, quoique plus ou moins parfaitement, tous les differens objets connus ou inconnus qui exiſtent dans la nature. De ce qu'il y en a beaucoup qu'il ne connoit pas, on ne doit pas inferer qu'il ne pourra jamais les connoître. On doit conclure au contraire la poſſibilité de les découvrir, du nombre de ceux qu'il a découverts, & qui avant

que de l'être, étoient enveloppez de tenebres auſſi épaiſſes que celles qui à l'égard de beaucoup d'autres couvrent encore nos yeux. Il y a plus, comme il n'eſt rien dans la nature qui n'ait été créé dans les principes d'une conſéquence réciproque, quoique nous n'en connoiſſions pas diſtinctement les rapports; le nombre des choſes découvertes eſt néceſſairement un dégré pour arriver aux connoiſſances que nous n'avons pas encore.

IV. L'homme eſt donc capable de ſentiment & de raiſonnement; & tant qu'il vit il eſt ſuſceptible de ces deux ſortes d'actions, ou de l'une d'elles au moins; cela eſt de l'eſſence de la ſubſtance immaterielle, ainſi que le feu ou la chaleur ne peuvent exiſter ſans un mouvement exterieur ou concentré, connu ou non connu. Or cette action ne peut être que dans le ſentiment & dans le raiſonnement. Mais le

jugement ne les dirige pas toujours & c'eſt alors que par l'application cette action peut être ſuivie de mauvais effets, ou pour mieux dire qu'elle l'eſt néceſſairement.

V. Cette ſubſtance immaterielle peut ſe développer ſi prodigieuſement, & agir par tant de branches differentes, que non ſeulement elle porte tout à la fois au ſentiment & au raiſonnement, mais qu'au même inſtant l'homme peut être occupé de pluſieurs ſentimens & produire pluſieurs raiſonnemens. Ces opérations combinées peuvent même porter ſur des objets totalement oppoſés, ſans que l'une ſoit gênée par l'autre, pourvû que chacun de ces objets pour être ſentis ou aprofondis n'exige pas, comme il arrive quelquefois, l'homme tout entier. L'homme par exemple peut avoir en même-tems un ſujet de peine & un ſujet de ſatisfaction. Et ces deux ſentimens peuvent ſe

balancer juſqu'à ce que l'un s'efface entierement pour faire place à un autre. L'Eſprit peut de même ſuivre deux objets ; le plus interreſſant produit à la verité l'attention la plus vive, mais l'autre ne laiſſe pas que d'occuper une partie des eſprits. Ce dernier objet ſe meurit même pour ainſi dire, ſans que l'on s'en apperçoive, & ſans que l'action differente en ſoit troublée. La preuve de cette verité eſt que ſouvent on paſſe ſans aucun intervalle ſenſible d'une opération à l'autre.

VI. Je ne ſouſcrirai donc point à l'avis de ceux qui pour rencherir ſur leurs pareils & faire parade de leur façon de ſentir ; prétendent qu'on ne peut pas en même-tems ſentir & raiſonner : comme ſi l'un & l'autre étoient néceſſairement incompatibles ; ou que l'on ne pût pas raiſonner ſans ôter au ſentiment quelque partie du tribut qu'on lui

doit. De même, il ne me paroît pas que l'on puiſſe raiſonnablement tourner en ridicule quelqu'un qui ſe rendra ce témoignage, qu'il peut opérer en même-tems ſur pluſieurs choſes. Ce dernier genre d'excellence doit à la verité être plus difficile & plus rare, parce qu'en matiere de ſentiment l'ame peut n'être pour ainſi dire que paſſive : au lieu qu'en matiere de raiſonnement la perception des idées qui eſt auſſi paſſive, eſt ſuivie d'une opération d'activité. Mais il y en a cependant quelques exemples : il n'y a même perſonne à qui il ne ſoit arrivé que croyant avoir épuiſé une matiere, & paſſant à une autre, au milieu du travail ſur celle-ci, il lui revient comme machinalement, des idées nouvelles, ou plus parfaites ſur le ſujet auquel on croyoit ſoi-même ne plus penſer. Or cela ne ſe pourroit pas, ſi l'Eſprit n'étoit pas capable d'opérer en même-tems ſur

pluſieurs ſujets. Ma propoſition ne ſera donc pas moins vraie ſur cet article que ſur le chapitre du Sentiment.

VII. On ne peut pas dire que le Sentiment & le Raiſonnement par leſquels j'entends le Cœur & l'Eſprit puiſſent être toujours indépendans. Il eſt même ordinaire que l'ame agiſſe à la fois par l'un & par l'autre, & ſouvent ſur les mêmes objets, parce que le même mouvement machinal (à le conſidérer par le moyen qui y eſt employé) qui ouvre ou ferme certaines traces dans le cerveau, dilate auſſi ou reſſerre les parties du Cœur. Et il eſt indubitable par l'union réelle mais indéfiniſſable des deux ſubſtances dont l'homme eſt compoſé, que les actions du Sentiment & du Raiſonnement ſuppoſent néceſſairement une affection qui ſe produit ſur la machine, laquelle après avoir été affectée reporte à l'ame le ſen-

timent de douleur ou de plaiſir que l'homme conſideré dans ſes deux ſubſtances, n'éprouveroit pas ſans cet accord ou relation réciproque entre les deux parties eſſentielles de ſon être.

VIII. Mais le Sentiment & le Raiſonnement ne ſont pas non plus dépendans néceſſairement l'un de l'autre, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point de néceſſité phyſique qu'ils agiſſent en même-tems & ſur les mêmes ſujets. Il y a certainement des objets qui ſont du reſſort du Sentiment ; d'autres qui appartiennent ſeulement au Raiſonnement. Et ſans avoir beſoin de le prouver, tout homme, pour peu qu'il réfléchiſſe profondément ſur ſes opérations interieures, en doit trouver la preuve en lui-même. Qui ne ſçait en effet que ce qui intereſſera par exemple l'honneur, la fortune, l'amitié, ou la tendreſſe légitime ou non, n'a pas beſoin du miniſtere

de l'Eſprit pour ſe faire ſentir ; Que de même ſi j'ai un problême à réſoudre ou quelque opération de memoire à faire, le Sentiment n'y prend aucune part, & que dans l'une comme dans l'autre eſpece poſée, l'une des deux proprietés, je veux dire du Sentiment ou du Raiſonnement, peut agir avec indépendance pendant que l'autre repoſe.

IX. Ce n'eſt auſſi dans aucun de cesdeux cas, que l'homme eſt le plus occupé. C'eſt lorſqu'il y a quelqu'objet ſur lequel le Sentiment & le Raiſonnement concourent enſemble, que l'homme agit tout entier, c'eſt-à-dire, par toutes les facultez qui ſont en lui. Alors le Sentiment & le Raiſonnement s'excitent l'un par l'autre, & produiſent ſouvent des agitations ; & ces agitations vives & redoublées qui répandent le trouble & l'ébranlement dans toute la partie organiſée, portent le nom de paſſions ;

car ce mot dont l'opinion & le langage des hommes alterent le vrai ſens ne ſignifie autre choſe qu'un mouvement paſſif qui s'opere en nous avec tant de vivacité, qu'il nous porte à des effets d'activité tumultueux & violens. Telles ſont les ſituations forcées où le ſecours du bon Sens eſt le plus néceſſaire aux hommes, ſans quoi ils tombent rapidement dans le précipice.

X. Or la définition du bon Sens n'eſt pas facile à donner. Quand on refléchit ſur la conduite des autres ou ſur la ſienne propre, je crois qu'on doit ſentir ce que c'eſt bien mieux qu'on ne peut le dire; & ſi on peut le définir, c'eſt ſans doute plus aiſément par ſes contraires, parce que le mauvais en tout genre eſt toujours plus ſenſible & plus palpable que le bon. Je verrai bien en general qu'en telle & telle occaſion on s'eſt, au moins en aparence, conduit d'après

les regles du bon Sens, mais ſi quelqu'un manque à ces regles j'en ſerai frappé bien plus ſenſiblement. Quoiqu'il en ſoit, de cette opinion ſur laquelle, comme ſur tout ce qui eſt opinion dans le monde, je conçois qu'on peut diſputer pour & contre : puiſque le bon Sens opére interieurement en nous, il eſt indiſpenſable qu'il ait ſon origine & ſon exiſtence ou dans le Sentiment ou dans le Raiſonnement, c'eſt-à-dire, dans le Cœur ou dans l'Eſprit. Et cette verité n'empêche pas qu'on ne puiſſe faire du bon Sens, une troiſiéme eſpece diſtincte, ainſi qu'on le ſentira aiſément par la définition que je donnerai de l'Eſprit. La réſolution de ce problême eſt d'autant plus facile, que ce n'eſt point dans le Cœur qu'il faut chercher l'origine & l'exiſtence du bon Sens. Cela paroîtra indubitable à qui voudra refléchir, qu'une choſe ne peut pas faire partie de

celle qu'elle combat, ou qu'elle doit preſque toujours combattre; & cette propoſition doit être regardée comme une verité mathématique qui porte ſa preuve avec elle-même.

XI. En effet, quoiqu'il y ait bien des occaſions où le Sentiment eſt conforme aux regles du bon Sens, ce n'eſt pourtant pas du fond du Cœur que s'éleve cette voix qui condamne ou qui approuve le Sentiment. Le Cœur va ſouvent trop ou trop peu loin, pour que cette opération que je nomme le bon Sens puiſſe s'y produire; & le Cœur eſt la partie de nous-mêmes, qui a le plus beſoin de l'eſpece de gêne qu'impoſe réellement le bon Sens, lorſqu'il arrête ou qu'il preſſe le Sentiment.

XII. Il ne reſte donc que l'Eſprit qui puiſſe être le berceau du bon Sens, & dans lequel on doive chercher ſon origine & ſon exiſtence. On

pourroit d'abord oppoſer à cette propoſition la raiſon même par laquelle j'ai prétendu prouver que le bon Sens ne pouvoit pas appartenir au Sentiment ; il eſt vrai que quelquefois le bon Sens arrête & contredit l'Eſprit : auſſi ne le mettrai-je point abſolument au nombre de ſes premieres opérations ; il ne tient que le ſecond rang & ne naît qu'après, de l'Eſprit même qu'il rectifie & qu'il peut rectifier, parce que l'Eſprit à la difference du Cœur, porte pour ainſi dire en lui-même ſon propre contrôle. Le Sentiment ne travaille point ordinairement à ſa propre diminution, il s'augmente au contraire & s'échauffe par une fermentation indéfiniſſable ; mais que ſent tout homme qui refléchit. L'amitié tranquille dans ſa naiſſance, ſi quelque cauſe ſeconde ne s'y oppoſe, s'augmente par le tems même de ſa durée & prend de nouvelles forces. La haine, le ſenti-

ment le plus vif qui agiſſe ſur l'homme, commence par un ſimple mouvement d'éloignement, & ne merite pas tout à coup le nom terrible qu'elle porte. Je ne crois pas qu'il y ait un ſeul exemple, que dans le premier inſtant de la naiſſance du Sentiment on ait haï ou aimé avec excès. Quiconque croira le contraire, n'aura certainement pas ſuivi exactement les mouvemens qui ſe ſont formez dans ſon Cœur; & le premier moment aura échapé à ſon attention.

XIII. On ne peut pas dire la même choſe de l'Eſprit; il s'arrête bien plus aiſément, il ſe laſſe & s'uſe lui-même, ce qui n'arrive point au Sentiment. Car je ne parle point ici des Sentimens de douleur ou de joie, qui certainement ne diminuent & ne s'affoibliſſent que parce que leur vivacité dépend davantage de la partie des organes, qui venant à ſe fatiguer diminuent le

Sentiment qui les a mis en action; c'eſt ce que le commun des hommes appelle ſans plus d'examen le bénéfice du tems. Auſſi dirai-je en paſſant qu'on voit ordinairement les joyes & ſur-tout les douleurs, bien moins longues dans ceux que la nature a organiſés moins fortement: en ſorte qu'on leur feroit tort, ſi l'on vouloit juger du fond de leur ſentiment . par cet effet machinal. Je puis dire que j'ai fait en pluſieurs occaſions, & d'une maniere ſenſible cette obſervation. Je crois qu'après ce Parallele, on comprendra ſans peine, que bien que le bon Sens étende ſon empire également ſur le Sentiment & ſur le Raiſonnement, il a pourtant ſa naiſſance dans l'Eſprit, & qu'il ne peut l'avoir dans le Cœur.

XIV. Quoiqu'il puiſſe y avoir des hommes capables d'opérer dès le premier moment, par le bon Sens; cela eſt cependant ſi rare, que pour établir

établir une regle à peu près générale & proportionnée à la faculté ordinaire des hommes, il eſt plus convenable de définir le bon ſens une ſeconde opération de l'eſprit, ou un effet de la réflexion. Parmi les choſes extérieures à l'homme, qui touchent ſon cœur & qui frappent ſon eſprit, il y en a, qui ou par leur nature, ou par la diſpoſition des organes, touchent ou frappent ſi vivement, qu'elles occaſionnent un ébranlement & une commotion qui empêchent l'homme de réfléchir ſuffiſamment, ou de combiner ſenſément avant que de ſe déterminer à agir. Dans ce premier moment les ſenſations, ainſi que les idées, ſont exceſſives ou confuſes, & les faces des choſes ne ſe préſentent pas développées d'une maniere aſſez diſtincte. Comme le bon ſens dépend néceſſairement de combinaiſons à faire, & que ces combinaiſons ne peuvent

être aſſiſes, que ſur la vérité des circonſtances extérieures des objets; l'opération du bon ſens ne peut pas ſe former, tandis que ſubſiſte le premier ébranlement dont on a parlé.

XV. Voilà pourquoi il n'eſt point étonnant, que dans des choſes ſimples, dans des occaſions ordinaires, ou dans des affections douces, le bon ſens ſoit une premiere opération de l'eſprit; c'eſt-à-dire, que l'on puiſſe toucher le point juſte des combinaiſons. Mais il n'en eſt pas de même des choſes difficiles ou des objets compliqués, ſur leſquels les premieres opérations de l'eſprit ſont ordinairement bien éloignées de ce point de rectification des ſenſations ou des idées, laquelle je nomme bons ſens. C'eſt auſſi ce qui fait qu'on connoît mal la trempe de l'eſprit, tant qu'on n'a pas vû un homme dans des conjonctures difficiles; & qu'il y a ſi

peu de grands hommes, ou d'hommes égaux aux grands événemens. Pour être tel, il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit. Les idées, quelles qu'elles ſoient, & en quelque genre que ce ſoit, peuvent être ſaiſies vivement, & perçûes avec netteté: voilà ce que donnent les lumieres de l'eſprit; mais les déterminations qui en doivent naître par l'effet des combinaiſons, doivent être fondées ſur le jugement. Ainſi, point de grands hommes où le bon ſens n'exiſte pas éminemment, parce qu'un grand homme eſt celui qui ſçait faire de grandes choſes, & que l'eſprit ſeul ne les opere pas.

XVI. Le ſentiment ou le cœur eſt pour le bon ſens bien plus difficile à vaincre que l'eſprit. Outre ce que l'on a déja établi, il faut ſe rappeller que l'homme s'aveugle par l'eſprit, mais qu'il ſe paſſionne par le cœur. Or il n'y a nulle comparaiſon pour la violence entre ces

deux effets. L'aveuglement de l'eſprit n'eſt pas ordinairement inacceſſible à la lumiere, au lieu que la paſſion étouffe tout raiſonnement. Rien n'eſt en effet plus inſenſé dans les effets, que les douleurs aiguës ou les joies outrées; de même le cœur préoccupé de haine ou d'amitié, tient en ſujettion l'Eſprit, & par conſéquent le bon Sens, qui en eſt une modification. Les égaremens du cœur ſont donc bien plus dangereux que ceux de l'eſprit; & ſi l'un & l'autre ſont pour l'homme des ennemis à combattre: il faut au moins convenir que le premier exige des armes bien plus fortes.

XVII. Si l'homme peut valoir tout enſemble par les qualités du cœur & de l'eſprit; ſi, comme il eſt indubitable, il peut ſe rendre eſtimable par les premieres, & agréable par les ſecondes; ce n'eſt qu'autant qu'il ſçait faire bon uſage de

ſon cœur ou de ſon eſprit. Et puiſqu'il ne le peut ſans le ſecours du bon Sens, c'eſt donc à ce dernier, pour ainſi dire, qu'il doit dreſſer des autels ; ce doit être ſon rempart & ſon bouclier contre les égaremens auſquels conduiſent ſi aiſément la plûpart des objets qui nous environnent, par ce qu'ils ont de ſéduiſant. C'eſt de-là que dépend la réputation bonne ou mauvaiſe des hommes. Nos pareils ne pouvant lire dans nos cœurs ni dans nos eſprits, ne peuvent juger que par nos actions extérieures ; ainſi le bon Sens, qui doit être le guide des opérations de l'un & de lautre, influë néceſſairement ſur l'opinion des hommes. C'eſt une vérité que l'on ne ſe rappelle pas aſſez : on ſuit trop les mouvemens de ſon cœur ; on donne trop d'eſſor & de liberté à ſon eſprit, & la réflexion ne vient ſouvent que quand il n'en eſt plus tems pour la répu-

tation. A qui réellement n'arrive-t'il pas en réfléchiſſant ſur le tems paſſé de ſa vie de ſe reprocher des choſes faites ou omiſes ? Tel eſt le fruit de la réflexion, dans le ſein de laquelle le bon ſens prend naiſſance.

XVIII. Il s'offre ici une premiere queſtion néceſſaire à examiner pour bien développer le parallele du Cœur, & de l'Eſprit, c'eſt lequel des deux ſeroit préférable pour chaque homme en particulier, & pour les hommes réciproquement entr'eux ; c'eſt-à-dire, conſidérez dans l'ordre de la ſociété. Queſtion ſans doute embarraſſante, mais non impoſſible a décider, quoiqu'entre deux parties d'un même tout, qui ont chacune leurs prérogatives & leurs fonctions, & dans l'ordre de la nature, leurs différens objets d'application. Qui manqueroit totalement de l'un ou de l'autre, ſi cela étoit poſ-

ſible, ſeroit une eſpéce imparfaite; cela n'a pas beſoin de preuves. Mais en ſe formant l'hypothéſe de la préférence à donner à l'un ou à l'autre, il eſt queſtion de propoſer & d'établir les raiſons de décider pour l'un ou pour l'autre.

XIX. Il n'eſt perſonne aſſurément à qui même le reſpect humain permît de dire qu'il préféreroit l'eſprit au cœur, mais au fond l'on n'agit pas toujours comme donnant la préférence au ſentiment; en ſorte qu'on ne peut trop clairement prouver combien le cœur eſt préférable, afin que l'homme ne puiſſe s'empêcher de rougir quand il héſite dans le choix, ou quand il agit de façon à faire croire qu'il y héſite. On peut donc demander en général à tous les hommes : 1°. Si l'honneur n'eſt pas ce qui leur eſt & leur doit être le plus cher : or on n'eſt point honnête homme par l'eſprit. 2°. S'ils

voudroient s'avouer amis ou protecteurs d'une perſonne qu'ils ſçauroient deshonorée, ou s'ils voudroient être en ſociété particuliere avec un tel homme. Or on n'eſt jamais deshonoré pour avoir peu d'eſprit : de cela ſeul il eſt facile, ce me ſemble, de conclurre en faveur du Sentiment ; mais entrons dans un plus grand détail.

XX. Le Sentiment eſt de tous les inſtans de la vie ; l'Eſprit n'eſt néceſſairement que d'un uſage momentanée ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a pas toujours néceſſité d'en avoir & d'en montrer. Le Sentiment intéreſſe la ſolidité & la ſûreté de la Société. L'Eſprit n'en fait, pour le plus ſouvent que l'agrément. Le Sentiment même porté trop loin ne produit jamais de grands inconvéniens. L'Eſprit, s'il paſſe certaines bornes, eſt dangereux, & peut faire beaucoup de mal. Le Sentiment pouſſé juſqu'à la plus grande déli-

cateſſe eſt toujours ſatisfaiſant pour ceux ſur leſquels il s'exerce. L'Eſprit livré ſans meſure a tout l'eſſor dont il eſt capable, non-ſeulement eſt fatiguant pour les autres, mais il humilie ceux qui ont quelqu'infériorité en ce genre, & par conſéquent il leur déplaît. Le Sentiment gagne & aſsûre le don précieux de l'amitié des honnêtes gens. L'Eſprit n'y prétend & n'y a aucun droit. Le Sentiment, pour ſe ſatisfaire & pour agir utilement, aiguiſe & évertuë, pour ainſi dire, l'Eſprit. L'Eſprit n'ajoute au Sentiment rien qui lui manquât, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il ſoit inutile au Sentiment né & exiſtant, en ce qu'un homme d'Eſprit a plus d'avantage qu'un autre dans la façon de faire agir ſon Cœur. Le Sentiment lie les hommes. L'Eſprit ſouvent les déſunit, ou s'il les unit, ce n'eſt que pour le moment & ſuperficiellement; en ſorte qu'il

eſt aiſé de voir lequel des deux eſt le plus propte au miniſtére de la Société pour laquelle les hommes ſont nés, & ſous le lien de laquelle ils vivent & doivent vivre.

XXI. Il ſemble donc qu'à conſidérer la choſe en elle-même, & par ſa valeur, il n'y a nulle comparaiſon à faire entre le Cœur & l'Eſprit; car je ne penſe pas qu'il y ait au monde des hommes capables de cette monſtrueuſe opinion, que rien n'eſt plus malheureux que d'avoir un bon cœur. Il eſt certain, & l'on n'en peut pas diſconvenir, que les gens tendres ſentent plus vivement que d'autres; & que la vie étant pleine de tribulations, ceux-là ont plus d'occaſions de peines & de tourmens. Mais s'il eſt vrai que les hommes ſont créez pour faire leur bonheur mutuel: que peut-il leur arriver de plus malheureux ſelon les grands principes, que d'être privés de la ſeule

faculté qui les puiſſe rendre utiles & chers à la Société. D'ailleurs, pour ne pas ſortir de ce point de combinaiſon, tout n'eſt-il pas compenſé dans la vie ? chaque ſituation ne porte-t'elle pas ſes dédommagemens avec elle-même ? Si nous ſentons plus vivement que d'autres les peines & les malheurs de nos pareils, nous partageons à peu près dans la même proportion leurs joies & leurs plaiſirs. Si nous ſommes vivement affectés de leurs tribulations, nous éprouvons une conſolation proportionnée, quand nous pouvons en adoucir l'amertume ou en diminuer le poids. Or dans quelque ſituation que l'on ſe trouve, il n'en eſt point qui manque phyſiquement de toute poſſibilité de ſe procurer cette ſatisfaction ſupérieure, à mon gré, à toutes celles que peuvent donner les événemens de la vie.

XXII. Quel cas en effet peut-

on faire, quelle opinion peut-on avoir de ceux qui ne peuvent dire autre choſe d'eux-mêmes, ſi ce n'eſt *nos numerus ſumus*, &c. Nous faiſons nombre parmi les individus exiſtans. Que fait réellement à la Société qu'il y en ait un de plus ou de moins ? c'eſt l'eſpéce des hommes qui eſt précieuſe au bien public. D'ailleurs peut-on être bien avec ſoi-même, lorſque connoiſſant d'un côté les devoirs de ſon exiſtence, comme certainement on les connoît du plus au moins, on ne peut en même-tems ſe rendre d'autre témoignage que celui que l'on vient d'emprunter d'Horace, auſſi bon Philoſophe ſouvent qu'il eſt toujours bon Poëte. Mais, qu'il ſoit permis ſur ce témoignage intérieur de renvoyer à ce qui eſt traité plus au long dans le diſcours ſur l'homme : l'on y y verra que le ſentiment eſt partout la baſe néceſſaire du bonheur des humains.

XXIII. C'eſt une loi générale dont il ne paroît pas qu'aucun état puiſſe être excepté. S'il étoit poſſible de parcourir toutes les conditions dans une gradation exacte depuis la houlette juſques au ſceptre, cette vérité n'en ſeroit que plus clairement développée, & plus démonſtrativement prouvée. Dans tous les états ordinaires, & qui ne donnent à un homme aucune inſpection ſur ſes pareils, les devoirs de la Société, ainſi qu'on l'a indiqué, ſont indiviſiblement liés avec le Sentiment; & l'Eſprit ne peut influer que ſur la maniere de les remplir. Par rapport aux autres états, & faiſant abſtraction, & des obligations fondées ſur le précepte, & des ſecours ſurnaturels; il en eſt abſolument de même. Sans le Sentiment, le Militaire ſeroit dur aux inférieurs & cruel aux ennemis; le Magiſtrat indolent dans ſes fonctions feroit attendre la juſtice à

ceux qui en reclament le miniſtére. L'homme d'Egliſe, inacceſſible aux conſeils de la charité, ſe refuſeroit aux affligeantes occaſions de ſecourir ceux qui ont recours aux conſolations ſpirituelles. Le Miniſtre, ſourd à la voix des malheureux, & peu ſuſceptible de bonté, réduiroit tout l'objet de ſa vocation à ſa ſatisfaction perſonnelle & à ſa gloire particuliere, bien ou mal entenduë. Le Souverain regardant d'un œil égal tous les états & toutes les conditions, & rapportant tout à lui-même, croiroit que ſes peuples ſont faits pour lui, & qu'il ne leur doit rien. De-là combien de maux ne ſe répandroient pas ſur la ſurface de la terre, & quelle rapide ſubverſion n'arriveroit pas dans tous les ordres de la Société générale des hommes? Enfin tout ce qui peut dépendre de la perſuaſion; exige néceſſairement le Sentiment, parce que l'on perſuade

mal ce dont on n'eſt pas convaincu ſoi-même. L'Eſprit ſurprend, étonne, ſéduit; mais le Sentiment ſeul perſuade & perſuade ſolidement. Or rien ne prouve mieux le prix du Sentiment que cette différence confirmée par les préceptes des anciens Philoſophes & Rheteurs : tous nous apprennent que l'Eſprit ne ſuffit pas pour entraîner & fixer les déterminations des hommes.

XXIV. Ce n'eſt cependant pas, que dans les états qui mettent à notre diſpoſition quelque portion que ce ſoit du ſort de nos pareils, l'Eſprit doive être réputé inutile, & de nulle valeur. Il ſera utilement employé quand il ſervira à faire valoir le Sentiment. Il faut naturellement plus de lumieres pour conduire, que pour être conduit. Il faut être éclairé pour bien décider & pour n'être point la dupe des méchans, qui étouffant en eux le

ſentiment, ont intérêt d'aveugler des Supérieurs pour les ſéduire, ou pour ſe ſouſtraire à leur opinion. Sans lumieres le Militaire feroit des fautes ſouvent irréparables, & d'une funeſte conſéquence. Le Magiſtrat perceroit difficilement les ténébres, dont l'iniquité a coutume de s'envelopper. L'homme d'Egliſe reſteroit bien loin de l'objet & de l'étenduë de ſa vocation. Le Miniſtre ſeroit expoſé à prendre des réſolutions dangereuſes, & à donner à ſon Maître de mauvais conſeils. Le Souverain prendroit de faux partis, & ne ſçauroit pas choiſir ſes Conſeillers, & ceux entre les mains de qui doit néceſſairement réſider une portion de ſon autorité. Auſſi n'ai-je point prétendu en donnant la préférence au cœur ſur l'eſprit, exclure celui-ci du concours qui lui appartient, & qui eſt néceſſaire en ceux ſur qui roule quelque ſoin d'adminiſtration

que

que ce ſoit ; ce ſeroit un grand inconvénient que l'une ou l'autre partie manquât à ceux-ci : mais pour le reſte des hommes deſtinés à obéir, je perſiſte à dire que s'il naît beaucoup d'inconvéniens eſſentiels du défaut de ſentiment, il en réſulte beaucoup moins du défaut d'Eſprit. C'eſt ce qu'on avoit à développer.

XXV. Il ne ſuffit pas, pour former un parallele exact du Cœur & de l'Eſprit, d'avoir examiné l'un & l'autre par la comparaiſon de leurs effets, il faut encore les conſidérer du côté des objets ſur leſquels ils s'exercent. Or on peut en diſtinguer cinq eſpéces qui excitent le Sentiment, ou ce qui eſt la même choſe, qui ſont du reſſort du Cœur. L'Honneur, la Fortune, les objets de charité, les droits de la parenté, & ce qu'on peut nommer indéfiniment attachement, conſidéré ſous deux faces différentes,

Je n'examine pas ici juſqu'où la diſpoſition des organes & du ſang influë ſur la façon plus ou moins vive de ſentir; on peut juger de ce que je penſe ſur cette matiére par les choſes que j'en ai dites dans mon Diſcours ſur l'Homme. Mais il me paroît que ces cinq objets ſont les ſeuls qu'on puiſſe regarder excluſivement comme étant du reſſort du Cœur; c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont pas beſoin du miniſtére de l'Eſprit, pour agir ſur le Sentiment, ou pour le produire. S'ils agiſſent tous ſur le Cœur, il n'en faut pas conclure qu'ils intéreſſent également la bonté du cœur. Car on pourroit, par exemple, abſolument parlant, n'être pas fort ſenſible à ce qui touche la réputation, & cependant être acceſſible aux mouvemens de la charité & aux droits de la parenté & de l'amitié. Le premier genre d'inſenſibilité ne ſeroit pas à la vérité pardonnable; &

quoique les trois derniers objets qui intéreſſent la bonté du cœur n'ayent pas néceſſairement beſoin pour agir, de l'amour de la réputation ; j'avouë pourtant, que comme les hommes ſont naturellement, ſoit par-amour propre ou autrement, jaloux de leur réputation, & que c'eſt effectivement en eux un aiguillon pour faire le bien, je compterois beaucoup plus pour la ſolidité dans les trois derniers objets, ſur le cœur de celui ſur qui le Sentiment d'amour de réputation agiroit puiſſamment. Mais il ſera toujours vrai que l'un n'eſt pas indiſpenſablement néceſſaire à l'autre. Parcourons ces cinq objets dans l'ordre que je leur ai donné.

XXVI. Il paroît que naturellement pour ainſi dire, & ſans avoir beſoin de ce qui appartient à l'Eſprit, l'homme eſt jaloux d'une bonne réputation, & qu'il a raiſon de l'être. On eſt flatté d'être eſtimé

de ſes pareils, & d'avoir de la conſidération parmi eux. Deux moyens différens y conduiſent, les talens & la bonté du cœur. Pour le premier on appelle l'Eſprit à ſon ſecours, & alors l'Eſprit eſt ſimplement l'inſtrument du Cœur, quoiqu'enſuite, pour l'ordre de ſes opérations, il ne dépende plus que de lui-même, qu'il agiſſe indépendamment du Cœur qui lui a donné le premier mobile. Pour le ſecond, le Cœur n'a pas beſoin de ſecours étranger, ni de ſortir de lui-même, & il ſe ſatisfait par les œuvres de charité, & par ce qu'il rend aux droits du ſang, & par la fidélité dans l'amitié.

XXVII. Il eſt donc aiſé de concevoir pourquoi l'homme eſt ſi ſenſible au point d'honneur & à tout ce qui peut attaquer ſa réputation, & pourquoi il n'y a point d'extrêmité à laquelle il ne ſoit prêt à ſe porter, ou pour venger une injure,

ou pour ſe montrer pur aux yeux de ceux devant qui la calomnie a voulu le deshonorer. Le mépris eſt pour lui le plus grand malheur qu'il croye pouvoir eſſuyer. L'Eſprit n'entre pour rien dans ce ſentiment, qui pour ſe ſatisfaire, eſt même ſouvent obligé d'impoſer ſilence au raiſonnement. En effet, ſi l'on ſe porte à des extrêmités dangereuſes, l'Eſprit y a d'abord une ſorte de répugnance. Si les meſures que la défenſe de l'honneur oblige de prendre ſont de nature à attaquer des Grands & des gens puiſſans, le raiſonnement en dévelope les conſéquences; mais il ſe tait, parce que le Cœur attaqué ſeul dans une des choſes la plus propre à l'affecter, & qui eſt uniquement de ſon reſſort, meut toutes les parties de la machine à l'objet de la vengeance, ou aux ſoins de confondre la calomnie.

XXVIII. Ce ſentiment eſt mê-

me ſi étendu & ſi puiſſant, qu'il ne ſe borne pas aux choſes qui peuvent attaquer la probité & les autres qualités eſſentielles, & que bien qu'on ne ſoit pas deshonoré, ainſi qu'on l'a dit, pour manquer d'eſprit; cependant le Sentiment, produit par la ſimple crainte, ou par l'opinion du mépris, ſe manifeſtera preſque auſſi vivement contre quiconque attaqueroit l'homme dans cette derniere partie. Or quoique l'Eſprit ſemble être en ce dernier cas la partie directement intéreſſée, ce n'eſt cependant pas l'Eſprit qui agit le premier, ni qui excite le Cœur, c'eſt le Sentiment qui de lui-même embraſſe les intérêts de l'Eſprit; & l'Eſprit ne fait qu'agir d'après les impreſſions du Cœur dans ce qu'il peut avoir à oppoſer au mépris qu'on a voulu faire tomber ſur lui.

XXIX. Cette diſtinction & cette eſpéce d'arrangement que l'on tâ-

che détablir entre les opérations du Cœur & de l'Eſprit, peuvent, au premier coup d'œil, paroître ou trop ſubtiles, ou n'être qu'un jeu de l'eſprit. Cependant il me ſemble qu'il n'y a rien de plus important à l'homme pour ſa conduite, que de connoître auſſi diſtinctement qu'il eſt poſſible, ce qui appartient au Cœur ou à l'Eſprit, & l'étenduë des droits que l'un & l'autre exercent ou doivent exercer, afin de ſçavoir duquel des deux il doit, dans l'occaſion, écouter & ſuivre les conſeils. Sans cela, il eſt certain qu'on pourroit s'égarer, en donnant trop ou trop peu à l'un ou à l'autre. En effet, il ne ſuffit pas pour être sûr d'avoir bien fait, d'avoir agi conſéquemment aux mouvemens du Cœur, ou aux ſenſations de l'Eſprit; il faut ſçavoir encore lequel des deux on a dû prendre pour guide & pour conſeiller. Car, par exemple, pour ne

pas s'écarter de ce premier objet que l'on traite, il eſt conſtant que le Sentiment ſeul peut porter trop loin, & que le Raiſonnement peut l'aider & l'éclairer pour fixer ſes effets. On donne ſouvent à une choſe plus d'attention qu'elle n'en mérite; on ne conſidére pas aſſez l'origine des choſes qui ont bleſſé, ou la valeur de celui qui a offenſé notre délicateſſe; & c'eſt-là la portion d'étenduë du Sentiment ſur laquelle le bon Sens s'exerce & répand ſes lumieres utiles. C'eſt ce qui ſera plus amplement développé dans la ſuite, lorſque l'on traitera particulierement de ce qui regarde le bon Sens.

XXX. Les intérêts de la Fortune forment le ſecond des cinq objets qui excitent le ſentiment. Et cet objet a deux parties oppoſées, je veux dire l'accroiſſement & la perte des biens, ou plûtôt de la fortune en général. C'eſt un des

points ſur leſquels malheureuſement le ſentiment n'eſt que trop vif, parce que c'eſt celui de tous qui eſt le plus lié avec les vices les plus ordinaires à l'homme, je veux dire la cupidité & l'ambition. Cependant l'homme eſt ſi en contradiction avec lui-même, que s'il y en a quelqu'un qui ne ſente pas bien vivement l'accroiſſement de la fortune ; c'eſt ſouvent la ſuite de ſes propres défauts, parce que l'avidité qui porte ardemment à la recherche d'un bien, rend moins ſenſible au ſuccès. Cela paroît d'abord contradictoire ; mais cependant, comme alors l'homme compare moins le ſuccès avec le déſir dont il a été occupé, qu'avec la peine & le tourment qu'il a eſſuyé pour réuſſir : cette façon de conſidérer la choſe rend ſon ſentiment beaucoup moins vif. Et c'eſt ce qu'on voit en beaucoup d'occaſions, pour peu que l'on veuille étudier

l'Homme avec quelque ſoin.

XXXI. Un coup heureux de fortune imprévû & inattendu ne manque pas de produire dans le cœur un ſentiment vif, qui ſe manifeſte par une joie exceſſive; car elle eſt ordinairement inſenſée; elle répand un tel aveuglement ſur l'Eſprit, qu'elle tient toutes ſes opérations en ſuſpens. L'homme ne ſent que ſa joie, & ne la connoît pourtant pas lui-même; car ſouvent le premier moment ne lui permet pas de voir toute l'étenduë de ſon bonheur d'opinion, & des avantages qu'il acquiert. On en peut juger par la trépidation active & paſſive qui d'ordinaire accompagne ces premiers inſtans. N'y cherchez point d'opérations de jugement; le ſaiſiſſement du cœur l'emporte ſur tout le reſte, ou ſi vous voyez alors quelqu'un qui ſoit capable de ſens-froid & de réflexions, mettez-le au rang des Phénoménes les plus

rares. La joie immodérée eſt la plus grande preuve que le bon Sens n'agit point, car il avertiroit qu'un bien inattendu, & qui peut s'évanouïr auſſi rapidement qu'il eſt arrivé, ne doit pas exciter de ſi grands tranſports.

XXXII. Cette même vérité ſeroit également utile dans les cas de perte de fortune ; mais elle eſt étouffée auſſi dans un moment où l'homme eſſuye des revers qui occupent tout ſon ſentiment, & qui abſorbent, pour ainſi dire, toutes les facultés de ſon ame ; tout ſe rapporte à ſa douleur. Le deüil qui naît du malheur imprévû ſe peint par-tout & l'emporte ſur toute autre impreſſion. La douleur ne raiſonne pas : quand elle eſt exceſſive elle eſt muette; mais elle eſt ſourde auſſi, & peu s'en faut qu'elle ne ſe tienne même pour offenſée par la moindre tentative du Raiſonnement, ou de l'Eſprit. De quoi ſont

effectivement capables ceux qui ſont plongés dans la douleur de quelque perte ? S'il eſt quelque moyen de la réparer ou d'y remédier, il ne naîtra pas du ſein de la douleur. Ce ſera alors l'office de l'Eſprit, & communément ce ſecours devra venir d'une main étrangére, juſqu'à ce que la douleur (& c'eſt ce qui arrive plûtôt dans les uns, & plus tard dans les autres) ſoit aſſez calmée pour donner entrée aux lumieres du raiſonnement. Rarement une peine, quelque vive qu'elle ſoit en apparence, eſt auſſi grande qu'elle le paroît, quand elle eſt accompagnée du raiſonnement. Dès le moment que l'eſprit commence à agir, la bleſſure du cœur eſt à moitié guérie.

XXXIII. C'eſt ſur quoi cependant les hommes ſont rarement jugés avec équité par leurs pareils. Celui qui ſe fait un point d'honneur ſouvent affecté de donner tout au

cœur, voudroit voir les regrets meſurés au terme de la vie. Celui-ci qui ſe donne pour Eſprit fort, & en qui ce n'eſt ſouvent qu'un artifice pour cacher ſon inſenſibilité naturelle, blâme la douleur qui paſſe l'inſtant de ſa naiſſance. Il peut y avoir bien de l'injuſtice dans ces jugemens. Rien de plus dangereux que de prononcer d'après ſoi-même, lorſqu'on ne voit point de ſignes certains qui caractériſent un mauvais cœur, ou une foibleſſe impardonnable. Mais pour me renfermer dans l'objet dont il s'agit, qui eſt la fortune, je dis que la joie de ſon accroiſſement ou la douleur de ſa perte ſont purement du reſſort du cœur, que l'eſprit n'y intervient néceſſairement que pour en fixer l'étenduë & la durée, & qu'à ne conſidérer que le ſentiment en lui-même, plus ou moins vif, il ne doit être blamé que par la combinaiſon des

ſituations réelles où ſe trouve chaque individu qui reſſent de la joie ou de la douleur. Un homme dans un grand beſoin, ou dans une fâcheuſe détreſſe, qu'un coup de fortune releve, n'eſt point blâmable quand il ſe livre à plus de joie que n'en auroit taiſonnablement un homme qui ne feroit qu'acquérir une meilleure fortune. Celui, qui perdant quelque choſe de ce qu'il a, perd le néceſſaire, doit avoir ſur ſes malheurs un ſentiment plus vif qu'un autre. Ne demandons aux hommes que d'être équitables avec eux-mêmes, & comptons avec eux & avec les circonſtances, avant que de prononcer que l'Eſprit eſt venu trop tôt ou trop tard à leur ſecours.

XXXIV. Parlons maintenant du premier des trois objets du Sentiment qui intéreſſent ou qui caractériſent la bonté du cœur; c'eſt-à-dire, les devoirs de la charité, ou

l'eſprit de commiſeration. De toutes les eſpéces de ſentiment, c'eſt, pour ainſi dire, la plus reſpectable ; & c'eſt auſſi la plus étenduë, parce qu'elle porte ſur toutes les conditions malheureuſes. Tout aide à produire ce ſentiment, & contribuë à le rendre vif. S'il s'agit du récit d'une infortune, la peinture en eſt ordinairement touchante, parce que la douleur eſt éloquente. S'il eſt queſtion d'un malheur dont les yeux ſoient témoins, le ſpectacle intéreſſe & ſaiſit plus vivement tous les organes. Tout porte à la ſenſibilité, & le mouvement qui ſuit naturellement cette impreſſion, eſt celui de ſecourir le malheureux. La commiſeration ou l'eſprit de charité tient conſtamment rang parmi ies plus excellentes vertus : elle eſt édifiante par elle-même, elle eſt admirable pour le bien de la Société ; mais c'eſt celle de toutes qui

m'étonne le moins. La nature nous intéreſſe pour nos pareils ; ce qui accompagne le malheur ou la diſgrace, n'a rien que d'attendriſſant, ainſi qu'on vient de le dire ; & je ne ſuis ſurpris que de voir ou de ſçavoir qu'il y ait des exemples contraires.

XXXV. On en peut être d'autant plus juſtement étonné qu'en même-tems que le ſentiment de commiſeration ſe produit indépendamment de l'eſprit, on doit convenir, que le raiſonnement peut fournir encore de quoi le faire naître ou le fortifier. Il ſuffit de ſe rappeller que les mêmes ſituations dans leſquelles nous voyons nos pareils, peuvent un jour nous devenir perſonnelles, & que ſi notre inſenſibilité nous a rendus inutiles aux malheureux, nous n'avons à notre tour aucuns ſecours à prétendre, bien que nos manquemens ne puiſſent ni ne doivent autoriſer

ceux

ceux des autres, nous n'avons cependant point à nous plaindre quand nous n'éprouverons que ce que nous aurons fait éprouver aux autres. Le raiſonnement eſt donc un ſecond aiguillon à la commiſeration; mais à ſuppoſer que nous le puiſſions admettre en ſecond, il ne faut jamais qu'il puiſſe être le premier mobile. Il rendroit cette vertu dont nous parlons, bien peu ſolide, puiſque dès qu'elle ne ſeroit plus fondée que ſur l'intérêt ou ſur le reſpect humain, l'homme ſe refuſeroit facilement à toutes les œuvres de charité cachées, qui ſont cependant les ſeules pures & exemptes de tout ſoupçon. Mais ne portons pas cette réflexion plus loin; elle feroit le procès à trop de gens, qui ſemblent ne faire d'œuvres de commiſeration, que comme on place, quand on le peut, de l'argent à un très-gros intérêt; & notre objet n'eſt point de faire des portraits

XXXVI. Les mouvemens que le cœur accorde à la parenté ſont de tous peut-être, ceux dont on peut le moins rendre raiſon, & ſur leſquels par une conſéquence néceſſaire, le raiſonnement a le moins de droits. La preuve en eſt que l'aveuglement accompagne preſque toujours ce ſentiment. Plus la parenté eſt étroite & directe, plus ſa voix eſt puiſſante dans nos cœurs, ſans que nous puiſſions dire pourquoi, ſi nous mettons à part les dégrés qui ſont objet du précepte divin. Un enfant reſpecte ſon pere. J'en ſais bien la raiſon; il ne le connoît que par l'obeiſſance qu'il lui rend, & par la crainte que lui inſpire l'exercice continu d'une autorité, pour ainſi dire, abſoluë. Mais un enfant aime ſon pere : il eſt vrai qu'on lui dit ſouvent qu'il doit cet amour; mais cela ne ſuffit pas pour exciter ce ſentiment. Il eſt donc dans la nature même, & il eſt en effet

mille exemples de ſecrets preſſentimens, & de voix intérieures qui ont parlé aux cœurs, non pas peut-être bien diſtinctement, mais aſſez, ou pour conduire au triomphe de la nature, ou pour éloigner ce qui pouvoit bleſſer ſes droits.

XXXVII. C'eſt encore un mouvement purement naturel dans le cœur, que l'amour des peres & des meres pour les enfans. On les aime par relation à l'union qui les a produits, & parce qu'on ſent qu'ils ſont une portion de ſoi-même. On travaille avec amour à leur conſervation; on pourvoit de toute préférence à leur ſubſiſtance & à leur fortune; on ne ſent point ſur les privations que tout autre individu peut ſouffrir, la milliéme partie de la douleur qu'on éprouve ſur les beſoins de ſes propres enfans. Leurs mauvais ſuccès gravent le déſeſpoir dans nos cœurs; leurs proſpérités excitent en nous les

tranſports les plus violens de la joie ; & dans tous ces mouvemens, l'eſprit n'eſt pour rien, quoique de tous les ſentimens qui peuvent ſe produire dans le cœur, ce ſoit celui, qui une fois né & exiſtant, reclame le plus ſouvent, pour ſe ſatisfaire, le miniſtére de l'eſprit.

XXXVIII. En effet ce ne ſeroit point avoir pour ſes enfans cette eſpéce d'amour, apanage excluſif du cœur, que de les aimer par l'eſprit ou par le raiſonnement, comme il y en a tant d'exemples. On déſire des enfans pour ne point voir paſſer des biens conſidérables à des collateraux ; on déſire un fils, pour conſerver ſur une même tête une fortune d'autant plus ſuſceptible d'augmentation quand elle n'eſt point partagée, ou pour perpetuer un nom auquel l'opinion des hommes a attaché un prix & une valeur. On fondé ſur cette lignée naiſſante des

idées de grandeur, d'ambition, & de fortune, dont l'amour-propre, ſans ſe l'avouer à ſoi-même, eſt le premier objet. Eſt-ce là aimer ſes enfans par cette inſpiration naturelle dont on parle ? Non, c'eſt avoir de l'eſprit, ſenſé ou non, & en faire l'application aux Sujets que la nature a le plus rapproché de nous.

XXXIX. Le ſentiment ſe produit & ſe manifeſte plus ou moins vivement, ſelon les dégrés de la parenté. Communément on n'aime point des collateraux auſſi tendrement que des parens en ligne directe; & dans l'ordre des collateraux, il y a encore des gradations relativement à la proximité plus ou moins grande. Dans les uns comme dans les autres, le ſentiment aveugle ordinairement le raiſonnement : l'expérience preſque générale fait la preuve de cette vérité. On ſe groſſit à ſoi-même les

bonnes qualités de ſes parens ; on ne voit leurs défauts qu'en petit. On ſe prévient de bonne opinion pour eux, & c'eſt l'ouvrage du ſentiment qui n'eſt point éclairé par l'examen ; car l'examen & le raiſonnement ſont une ſeule & même choſe ; on n'examine point, que ce ne ſoit raiſonner, & l'on ne raiſonne point que dans la vûë d'examiner & d'approfondir quelque choſe. Cet aveuglement eſt une ſuite naturelle de l'attention que l'on apporte ordinairement à plaire à des parens de qui l'on attend ſa fortune ou ſon avancement. Ces attentions agiſſent trop puiſſamment ſur le cœur, quand on n'oppoſe pas une ſévérité raiſonnée à ce moyen preſque ſûr de ſéduction. c'eſt à peu près, & du plus au moins le même genre d'aveuglement qui accompagne l'attachement en général que nous avons établi comme le cinquiéme des objets qui

n'ont pas beſoin du miniſtére de l'eſprit pour agir ſur le cœur.

XL. Si c'eſt une choſe naturelle de répondre à l'amitié par l'amitié, on ne peut cependant pas dire que ce ſentiment ſoit dicté par la Nature, parce que l'on ne naît ami de perſonne. On peut voir dans le Diſcours ſur l'Homme quels ſont les différens moyens par leſquels l'amitié ſe produit. Il eſt inutile de les parcourir ici de nouveau. Celle de goût, celle d'habitude, & celle qui naît de la reconnoiſſance agiſſent certainement ſur le cœur ſans que l'eſprit ait beſoin d'y concourir. Dans ces differens genres on n'a point raiſonné quand on a commencé à aimer, & l'on a ſeulement ſuivi le penchant le plus doux & le plus conforme à la conſtitution de l'homme, ſans y joindre aucune portion d'examen. Voilà ce qui caractériſe clairement l'appanage du cœur. Or en ces

trois genres d'attachement, il n'eſt que trop facile de tomber dans l'aveuglement. Tous les hommes ont chacun leur valeur, & il n'en eſt point, pour ainſi dire, de ceux mêmes qui en ont le moins, qui n'ait quelque ami, aveugle par conſéquent, ſoit parce qu'on trouve ſuffiſamment bon ce qui n'eſt pas meilleur que ſoi, ou parce que le goût l'emporte, ou parce que l'amour-propre empêche ſouvent de revenir ſur ſes pas, & obſcurcit la lumiere du raiſonnememt.

XLI. Il faut excepter de cette régle générale le genre d'amitié qui eſt fondé ſur l'eſtime, & qui ſe produit par elle. Comme elle eſt néceſſairement raiſonnée, on ne peut pas dire que ce ſentiment ſoit indépendant de l'eſprit. Un homme s'offre à l'amitié d'un autre, ou par ſimple hazard, ou par convenance. On examine la valeur de l'offre avant que de l'ad-

mettre; on fait marcher le ſentiment proportionément aux conſeils de l'eſprit & du raiſonnement. Le cœur à la vérité ſe donne ſucceſſivement; mais ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'après avoir diſputé le terrain. Et en effet combien n'y a-t'il pas d'amitiés devenuës ſolides, qui d'abord ont été combattuës par des répugnances que le cœur leur oppoſoit. Il eſt donc ſans aucun doute que celles-là ſont l'ouvrage de l'eſprit & du raiſonnement, parce que le cœur ne raiſonne point par lui-même. Il ſera ſeulement vrai, que quand l'eſprit aura achevé ſon ouvrage, il pourra retirer ſon miniſtére, & que le cœur ſeul ſuffira à la ſolidité de ce qui aura commencé par le raiſonnement. Nous verrons dans la ſuite s'il ne devroit pas toujours être admis à la formation des nœuds de l'amitié. Cet examen interromproit la ſuite du parallele

que nous avons commencé.

XLII. L'autre genre d'attachement qui perd le nom d'amitié, & auquel on a donné celui d'amour, eſt plus qu'aucun autre du reſſort du cœur excluſivement ; mais pour être auſſi commun qu'il eſt, ſon origine & ſes gradations ſont peu connuës. La raiſon en eſt, que tant qu'on en ſent les atteintes, on ne raiſonne point, & que quand ſes impreſſions s'effacent du cœur, on regarderoit comme tems perdu celui que l'on donneroit à en rappeller la naiſſance & les progrès. Je n'eſtime pourtant pas que cet examen fût inutile pour apprendre à l'homme à connoître ſon cœur. Or peut-il être cenſé le connoître quand il n'a pas étudié & approfondi un des ſentimens qui a le plus facilement & le plus naturellement entrée dans ſon cœur.

XLIII. La nature, conſidérée dans la diſpoſition des organes qu'elle

nous donne, inſpire aux deux ſexes une propenſion inexplicable l'un pour l'autre, enſorte que le ſimple ſentiment d'amitié ſe produira plus aiſément entre deux perſonnes de ſexes différens, qu'entre perſonnes du même ſexe, & deviendra plus vif, ſans mériter pour cela néceſſairement le nom d'amour, dans l'idée que l'uſage a attachée à ce mot. Ce n'eſt ſouvent qu'une amitié vive & tendre, où le commun des hommes ſuppoſe des intérêts plus particuliers. Et cette opinion, ſi elle avoit quelque fondement, ne le pourroit avoir que dans ce que l'on a dit de la diſpoſition des organes. Mais on n'en doit pas conclurre que néceſſairement la plus grande intimité, que l'on comprend ſous le nom d'amour, doive ſe joindre au ſentiment vif de la ſimple amitié. L'eſprit a rarement part à la formation des liaiſons qu'on nomme amour. Une perſon-

ne douée des avantages extérieurs que peut donner la nature, produit par le miniſtére des yeux une ſenſation de plaiſir. Des talens ſéduiſent par l'organe des yeux ou de l'oüie : on veut voir ou entendre ſouvent ce qui plaît, & l'on veut plaire à ſon tour. Les attentions & les complaiſances deviennent les miniſtres de ce déſir de plaire ; & comme rarement en amitié on reſiſte à l'empreſſement dont on eſt l'objet, on ſe refuſe difficilement auſſi dans l'autre genre d'attachement, aux témoignages qui flattent l'amour-propre. Ainſi commence ordinairement l'amour avec des caractéres fort innocens, & fort ſemblables à ceux de l'amitié.

XLIV. Si l'eſprit n'eſt de rien dans ces liaiſons, il peut cependant ne contribuer pas peu à en reſſerrer & à en entretenir les nœuds. Trouve-t'on de l'agrément dans la converſation, de la douceur dans

TAYLOR INST. OXFORD

la ſociété, de l'enjouement dans l'eſprit, de l'égalité dans le caractére, de la ſenſibilité dans l'ame ? La ſuite de cet examen eſt de chercher à bien mériter de la perſonne qui nous ſemble approcher le plus du point de perfection, & de s'y attacher par les liens les plus particuliers. L'amour-propre eſt flatté d'être l'objet de la prédilection & de la confiance qu'il a recherchée: Et de-là naiſſent ces liaiſons intimes qui ne manquent ſouvent de durée, que parce que les ſens ſurpris & trop écoutés ont aveuglé ; & que l'on a crû voir dans la chaleur de l'aveuglement des perfections qui s'évanoüiſſent quand on examine mieux. Auſſi ne ſuis-je pas plus étonné d'en voir de durables que de paſſageres. Car je ne parle pas de ces attachemens prétendus, qui ne devant rien ni au cœur ni à l'eſprit, ne ſont qu'un témoignage malheureux de la fragilité & de la foibleſſe humaine.

XLV. On auroit peut-être pû comprendre au nombre des objets du ſentiment la peur, que l'on nomme communément poltronerie ; mais c'eſt un ſentiment ſi peu défini dans ſon principe, & qui naît de tant de cauſes différentes, qu'il m'a paru plus convenable d'en faire un article ſéparé. On indique ordinairement deux ſortes de poltroneries, celle du cœur & celle de l'eſprit, quand on diſtingue deux ſortes de courages. Mais cette diſtinction me ſemble obſcure, & ne m'a jamais paru bien exacte, hors quelques cas particuliers qui ne ſuffiſent pas pour établir une regle. La poltronerie en général eſt une diſpoſition à craindre légérement, & ſans examen, toutes ſortes de dangers. La ſuite de cette diſpoſition eſt d'éviter l'occaſion où l'on préſume qu'il y a du riſque, ou de s'en retirer à quelque prix que ce ſoit, quand on n'a pû le

prévenir. On ſçait bien que quand cette diſpoſition eſt contraire au devoir, il y a du deshonneur à la ſuivre ; mais cela ſeul ne développe pas aſſez le principe pour faire appercevoir ſi c'eſt le cœur ou l'eſprit qui ſont les acteurs principaux dans cette ſituation.

XLVI. Je crois que ſi nous pouvions lire dans le cœur de ceux qui ont eu le malheur de manquer de courage, nous n'en trouverions aucun qui fût poltron naturellement. La poltronerie n'eſt point une diſpoſition qui naiſſe avec nous ; elle me paroît abſolument de conſeil, ou plûtôt d'habitude. En effet, quelque diſpoſition qu'un enfant ait apportée en naiſſant, ſi on l'a accoutumé à craindre tous les haſards, il ſera certainement un poltron, lorſqu'il ſera en âge de ſe décider par lui-même. Celui-ci au contraire à qui on aura dit qu'il ne faut jamais craindre, & que l'on

aura ſucceſſivement familiariſé avec l'appareil effrayant du danger, ne le redoutera pas, & ne peinera même pas beaucoup à ſuivre la voix de ſon devoir, quelqu'hazardeux qu'il puiſſe être. Nous ne ſommes donc ordinairement à cet égard que ce qu'on nous fait être. Dès-lors on peut conclurre, que le courage comme la peur ſont moins un ſentiment du cœur ou une opération de l'eſprit, qu'une impulſion de la machine, qui ſe détermine d'un côté ou de l'autre par l'habitude. Et cela eſt ſi vrai, que celui, qui dans un premier eſſai de péril n'aura remporté ſur lui que la victoire de ne pas fuïr, devient brave, même tranquille, par l'uſage de ſe trouver dans des occaſions dangereuſes.

XLVII. Le ſentiment peut produire une bravoure indépendante du raiſonnement, lorſque par exemple il s'agira de défendre quelqu'un

que

que l'on aimera, ou à qui l'on devra de l'attachement. Les images préſentées par l'eſprit, cedent aiſément alors au ſentiment vif qui occupe le cœur. Le ſentiment le plus fort l'emporte & détermine l'action. Il faut encore ajouter ici qu'il y a cette différence entre la peur & le courage, que la peur ne peut jamais naître du raiſonnement, & que le courage peut être raiſonné. En ſorte que malgré les répugnances du cœur, l'eſprit peut décider à la bravoure d'action. En effet, lorſqu'on réfléchit ſur l'opinion des hommes, ſur le prix de l'honneur & de la réputation, ſur les vûës d'une juſte ambition; enfin ſur le grand nombre de gens qui échapent aux plus grands dangers, & ſur le peu qui y ſuccombent; il n'eſt pas douteux que toutes ces réfléxions n'éloignent de la peur & qu'elles peuvent ſuffire pour décider le courage. Il ſe peut ſeule-

ment que ce genre de bravoure étant pour ainſi dire forcé, n'aura pas les mêmes avantages que celle d'uſage & d'habitude. Mais ce que l'on vient de marquer ſuffit pour démontrer que la peur ne peut naître du raiſonnement. De ce qu'il y a, à ce qu'on prétend, un courage d'eſprit, je n'admettrai point qu'il puiſſe y avoir une peur d'eſprit, parce que les qualités auſquelles on attache cette idée ne ſont pas originaires de l'eſprit, & qu'en cela on confond l'effet avec le principe. Un homme, dont l'eſprit dans les occaſions difficiles ne ſe trouble pas, ou qui eſt capable d'enfanter des projets hardis, eſt cenſé avoir du courage dans l'eſprit. C'eſt une fauſſe définition. La vraie ſera, que cet homme aura du courage dans le cœur, & en même-tems beaucoup d'eſprit; car je penſe qu'il faut l'un & l'autre, & qu'un poltron ne ſera pas ordinairement capable, mê-

me avec beaucoup d'eſprit, de concevoir des choſes hardies & haſardeuſes. On ne ſe dépouille pas, & on ne s'oublie pas aiſément dans ce que l'on produit. L'homme porte en tout genre de choſes les défauts de ſon cœur comme ceux de ſon eſprit. Mais pour juger ſainement ſur cela, il ne faut pas s'en tenir à une ſeule épreuve, parce que l'homme peut une fois faire un effort ſur lui-même & ſur ſes propres foibleſſes, & que ce n'eſt qu'en l'obſervant de ſuite qu'on peut le bien connoître.

XLVIII. Après avoir parcouru les differens objets qui ſont du reſſort du cœur, il paroît néceſſaire de parcourir de même les différentes époques de tems ſur leſquelles le Sentiment s'exerce. Il y en a trois, parce que la révolution des tems n'en admet pas davantage. Le paſſé, le préſent, & l'avenir. Et comme l'eſprit, ainſi qu'on l'a

vû, peut influer plus ou moins ſur les cinq objets dont l'on vient de traiter, il a auſſi plus ou moins d'influence ſur les différentes époques dont on a parlé.

Le ſentiment de douleur & de ſatisfaction ſur les choſes, & celui d'eſtime & de mépris pour les perſonnes, ſont les ſeuls que l'on puiſſe imaginer qui agiſſent ſur ce qui eſt paſſé. Car les choſes indifférentes peuvent revivre par le miniſtére de la mémoire, ſans intéreſſer le ſentiment. La mémoire, à la vérité, eſt une opération néceſſaire pour rendre préſens les objets éloignés; mais dans l'ordre des choſes intéreſſantes, c'eſt le ſentiment plus ou moins vif qui fait plus ou moins mouvoir les reſſorts de la mémoire. On oublie aiſément une médiocre peine, & une légére ſatisfaction. Quand le ſentiment n'a pas été fortement affecté, les traces dans le cerveau s'effacent plus fa-

pour l'autre une matiere de frayeur, parce que les hommes enviſagent toujours les choſes ſous des faces différentes. Il n'y a que deux ſortes de ſentimens qui puiſſent, par le miniſtére de la prévoyance, anticiper ſur la réalité des événemens. Celui de crainte & celui d'eſpérance ; car je ne ſuppoſe pas de ſentiment défini dans ces occaſions de combats entre l'un & l'autre, où ces deux ſentimens ſe balancent en quelque maniere, & finiſſent ſouvent par reſter indécis. Le ſentiment en ce genre ne peut pas naître, que l'eſprit n'ait porté au cœur, les ſenſations de ſon affection ou de ſon action intérieure. Le cœur alors s'affecte donc plus ou moins ſelon que l'eſprit a plus ou moins développé les raiſons de craindre ou d'eſperer. Quand le cœur les a adoptées, ce qui ſe fait par le ſimple ſentiment, ce ſentiment acheve de recevoir ſon dégré d'activité, de

la nature de l'objet craint ou eſperé. Il me ſemble que cette premiere action de l'eſprit ſur le cœur ne ſe peut mieux peindre, que par la comparaiſon d'une perſonne, qui pour en détourner une autre d'une réſolution, lui en preſente les inconveniens par tout ce qui peut ſaiſir le ſentiment. Plus il ſera énergique dans ſes peintures anticipées, plus il ſera éloquent, & plus le triomphe de la perſuaſion ſera certain. La reſſemblance de cette influence d'un homme ſur les autres s'opere tous les jours en nous ſur nous-mêmes. Si nous ſommes éloquens, & abondans dans la peinture des images de l'avenir, notre ſentiment ſera vif, & nous craindrons ou eſpererons avec ardeur & avec vivacité.

LIII. On craint, comme on eſpere des événemens intéreſſans pour l'honneur, ou pour la fortune. On craint les revers, ou l'on eſpere la

cilement, & renaiſſent avec plus de lenteur. Les plus grandes joies & les douleurs les plus vives ſur les choſes éloignées n'ont pas elles-mêmes une action continuelle ; les intervalles peuvent être plus courts, & les moindres images médiates ou immédiates peuvent ſuffire pour réveiller le ſentiment ; mais il eſt conſtant, que de tems en tems le ſentiment ſe repoſe. Selon la differente nature des objets, ſi l'eſprit a concouru avec le ſentiment quand ils ont été préſens, il reprend ſes mêmes droits & ſes mêmes fonctions, quand ces objets ſe retracent ; & il agit, quoique peut-être avec moins d'activité, dans le même ordre, ſuivant lequel il avoit agi. Mais on peut dire, & l'on doit penſer que c'eſt le ſentiment qui ouvre les traces du cerveau & qui remuë les reſſorts de la mémoire. Ce ſentiment de ſouvenir eſt conſtamment moindre, ſi dans l'inter-

valle du tems quelque choſe d'intermédiaire a été de nature à adoucir de premieres amertumes, ou à troubler des ſujets intérieurs de ſatisfaction. Nous ne nous portons pas volontiers à la douleur; & pour peu que les événemens ayent offert quelqu'objet de ſatisfaction, nous l'embraſſons de préférence, & nous ôtons d'autant au ſentiment de peine, pour donner au ſentiment oppoſé. En général, quoique dans les ſujets de joie ou de douleur, il y ait certainement des dégrés, cependant l'ordre du tems influë beaucoup ſur l'étenduë du ſentiment, parce que les dernieres impreſſions ſont toujours les plus fortes & les plus agiſſantes. Les objets les plus rapprochés de nous & de notre tems ſont toujours les plus puiſſans : c'eſt ce qui fait que les gens extrêmement occupés, ſupportent plus aiſément la douleur, & ſont moins extravagans dans la

joie, parce qu'ils ont dans leur intérieur une diverſion continuelle, qui ſans éteindre le ſentiment, en émouſſe, pour ainſi dire, les pointes.

XLIX. La même choſe arrive auſſi en ce qui regarde le ſentiment de mépris ou d'eſtime, produit par des faits paſſés. On n'eſt pas ſans interruption, occupé de l'un de ces deux ſentimens pour quelqu'un. Mais il ſuffit qu'il s'offre à nos yeux, ou que nous entendions des choſes qui nous en rappellent le ſouvenir, pour que le ſentiment ne tarde pas à ſe réveiller. Alors il eſt vraiſemblable que c'eſt l'eſprit qui agit le premier, & qui ouvre les voyes du ſentiment. Et c'eſt une des circonſtances qui conſtituë la différence du ſentiment ſur les choſes inanimées, d'avec celui qui a pour objet les êtres animés. Les uns portent directement au cœur. Les autres rap-

pellent certaines combinaiſons comme des miniſtres néceſſaires pour exciter le ſentiment. Il en eſt à peu près de même de la haine & de l'amitié. On ne hait pas ou l'on n'aime pas ſans quelque motif bien ou mal fondé ; & le raiſonnement donne, en quelque maniere, la meſure de cette eſpéce de ſentiment, qui a de même ſes intervalles, ainſi que les autres affections dont on vient de parler. Mais, ſelon le motif de ce ſentiment de haine ou d'amitié, il ſe fait dans l'intérieur de l'homme des opérations, ordonnées différemment l'une de l'autre. Si l'on hait quelqu'un pour quelque vice inherent que l'on ait anciennement connu en lui, le ſouvenir ſeul de la perſonne ſuffira pour faire renaître le ſentiment qui a repoſé. Si au contraire la haine eſt née de quelque mauvaiſe action paſſagere, il faudra, pour donner au ſentiment toute l'étenduë

qu'il doit avoir, que l'idée & le détail de la cauſe de ce ſentiment ſe repreſentent à l'eſprit, dont on peut dire qu'alors le miniſtére eſt néceſſaire.

L. Il y a des gens qui oublient plus ou moins aiſément le bien ou le mal, ou qui paſſent facilement de l'eſtime au mépris, & reciproquement, ſans aucune raiſon intermédiaire. Dans le premier cas, ce ſeroit fauſſement qu'on voudroit s'en prendre à la mémoire. Comme elle n'agit qu'en ſecond ordre, ce n'eſt point elle qui eſt le principe de l'oubli; mais le ſentiment, qui ſe gravant moins profondément, eſt plus facile à s'effacer, & renaît plus malaiſément. La mémoire n'eſt point d'eſpéce à donner la meſure au ſentiment. Elle en reçoit l'ordre pour ainſi dire. C'eſt une choſe déteſtable d'oublier un bien-fait : cet oubli eſt l'opprobre du cœur. L'oubli d'une offenſe

eſt digne de grands éloges ; mais l'eſprit peut bien en revendiquer une partie, parce que ſans eſprit, on eſt rarement capable d'un auſſi grand effort ſur ſoi-même.

A l'égard de ceux dont le cœur ſemble errer entre l'eſtime & le mépris, c'eſt toujours faute d'avoir ſuffiſamment employé le raiſonnement dans la naiſſance de l'un de ces deux ſentimens. Car une eſtime raiſonnée ou un mépris réfléchi, ne ſont point facilement ſujets au changement, parce qu'alors le cœur & l'eſprit, qui que ce ſoit des deux qui ſoit le premier acteur, ſe fortifient l'un par l'autre, & s'aident reciproquement à être & à demeurer d'accord.

LI. Je ne ferai que renvoyer par rapport au ſentiment ſur les choſes préſentes, à ce que j'ai dit à l'occaſion des cinq objets, qui ſont du reſſort du cœur ; on y a vû comment le ſentiment s'exerce, ſoit

avec le raiſonnement, ou indépendamment du raiſonnement. A l'égard du ſentiment qui agit proviſoirement ſur les choſes à venir, il eſt ſuſceptible de diſtinctions & de réflexions aſſez étenduës. Le premier principe général, que l'on croit pouvoir établir, eſt que le raiſonnement qui ne ſe joint pas toujours indiſpenſablement au ſentiment dans les choſes preſentes, concourt néceſſairement dans cette partie de l'action du ſentiment ſur les choſes à venir, & que l'on ſent plus ou moins vivement d'avance, proportionnément au développement des lumieres de l'eſprit. Il eſt vrai pourtant que le ſentiment anticipé, quelque vif qu'il ſoit, ne le peut jamais être autant que ſur les choſes preſentes ou paſſées. Les images des choſes qui ne ſont point encore advenuës ne ſont ni ſi frapantes, ni ſi ſaiſiſſantes. On ne voit qu'à travers une

eſpéce de voile : & d'ailleurs comme la combinaiſon des circonſtances où les événemens ſe placent, influë beaucoup ſur la ſenſation qu'ils produiſent, on a de moins, dans l'ordre des choſes qui ne ſont que prévûës, le dégré de ſenſibilité qui naît de cette combinaiſon dont on vient de parler.

LII. Or pour me renfermer dans le principe général que j'ai établi, il n'eſt pas douteux que tous les hommes ne prévoyent point les événemens à venir dans la même étenduë ni de la même maniere, parce que cette prévoyance eſt du miniſtére de l'eſprit, & que le cœur ſeul n'a pas la faculté de prévoir. De-là ſuit l'impoſſibilité, que les hommes ayent ſur les mêmes objets à venir la même force de ſentiment. Les hommes ſont même en ce genre ſi diſſemblables les uns des autres, que le même objet qui ſera pour l'un un ſujet de joie, ſera

proſperité de ſes parens ou de ſes amis ; on prévoit les objets propres à exciter le miniſtere de la charité. Enfin on craint pour ſa propre conſervation & pour ſa vie. Tel eſt le détail des objets entre leſquels ſe promene le ſentiment de crainte & celui d'eſpérance. Et le cœur, après avoir été déterminé par l'eſprit ſur ces différens objets prévûs ; agit à peu près comme il feroit s'ils étoient preſens. C'eſt ce que j'ai développé. Mais il y a cette différence, que comme le ſentiment eſt, ainſi qu'on l'a déja dit, moins vif ſur les choſes à venir, l'eſprit conſerve auſſi plus de facilité pour ſe rectifier, & pour bien conduire le cœur par cette portion de lui-même, que je nomme bon ſens : en ſorte que la joie d'un événement prévû ſera moins inſenſée ; & que de même, ſi un avenir que l'on craint eſt ſuſceptible de quelque remede propre à le

prévenir, ou à en diminuer l'amertume, on y réuſſira plus aiſément qu'à remédier à un mal arrivé & non prévû. C'eſt ainſi qu'un combat prémédité peut ſe conduire par regles & par principes, au lieu qu'une ſurpriſe ſe redreſſe difficilement ſans des hazards heureux.

§. IV. L'eſprit ne fait donc point naître le ſentiment ſur les choſes à venir ; mais c'eſt l'eſprit qui donne la meſure à cette opération du cœur, & qui détermine le dégré de vivacité du ſentiment, toujours cependant en proportion avec la diſpoſition innée dans l'homme de ſentir plus ou moins vivement. Or cette diſpoſition eſt aſſez difficile à développer & à expliquer. Pour moi il m'a toujours paru, que comme le dégré de vehemence de la plûpart des paſſions dépend beaucoup de la diſpoſition des organes, & de l'activité du ſang & des liqueurs, l'un & l'autre devoit influer

fluer auſſi beaucoup ſur le ſentiment dont on parle ici. Sans cela je ne trouve point la raiſon pourquoi deux hommes, penſant également ſur une choſe du reſſort du ſentiment, pourroient avoir un dégré de ſenſibilité tout-à-fait différent, comme l'expérience nous en fournit des exemples. La même image n'operera pas également ſur les hommes. Le récit d'un malheur arrivé, ou la peinture d'un accident prévû ne les affectera pas également. L'un s'émeut aiſément; l'autre conſerve plus de ſens froid. Dès que nous ſuppoſons égalité dans les principes, d'où cette différence peut-elle venir, ſi ce n'eſt de la diſpoſition différente des organes? Ainſi je crois que la nature des temperaments eſt à beaucoup conſidérer, & que nous devons à la diſpoſition machinale principalement, la maniere de ſentir, ſans que pour cela nous puiſſions être

cenſés rien perdre du mérite du ſentiment qui nous détermine à des actions loüables. Cette eſpéce d'organiſation eſt même telle quelquefois, qu'elle nous conduiroit trop loin, ſi elle n'étoit arrêtée par les conſeils du bon ſens, comme nous le verrons dans la ſuite. Cette diſpoſition naturelle qui ne nous porteroit pas à la ſenſibilité, ne feroit cependant pas l'excuſe de celui qui manqueroit à ce que le ſentiment doit dicter dans les choſes ſur leſquelles il y a des préceptes fixes d'amour & de charité, auſquels on ne peut jamais être excuſable de manquer. Or, comment entre nos pareils pourrions-nous juger du dégré de leur ſenſibilité, ou du ſentiment qui agit en eux, ſi ce n'eſt par les œuvres louables que le ſentiment produit? autrement ce ſeroit vouloir juger de l'eſprit de quelqu'un qui n'auroit jamais rien écrit, & qui ne parleroit pas. Mais

cette partie des devoirs de l'homme a été traitée aſſez amplement dans le diſcours ſur l'homme, & il n'eſt queſtion ici que d'un parallele qui puiſſe développer les opérations des trois facultés qui font la matiere de cet ouvrage.

LV. L'Eſprit eſt une faculté de nous-mêmes, dont la premiere opération eſt de percevoir les idées ſimples qui ſe preſentent à lui, & de développer les idées compliquées pour les comprendre, ou les faire comprendre diſtinctement. Cette premiere opération de l'eſprit eſt ſuivie ou accompagnée de deux autres, dont l'une eſt paſſive, je veux dire la mémoire, & la ſeconde active, qui eſt le jugement ou le bon ſens, troiſiéme objet du Parallele que nous avons entrepris. Cette premiere opération, qui a deux branches, varie pour l'étenduë & pour la facilité dans tous les hommes. Il n'en exiſte pas deux

dans la nature, qui perçoivent également une idée ſimple, ou qui ayent une égale aptitude à développer une idée compliquée.

LVI. Cette faculté eſt dans une ſi grande dépendance de l'organiſation de la machine, qu'il y auroit de l'injuſtice à vouloir faire trop de mérite, ou de démérite à celui qui auroit à cet égard plus ou moins d'avantage. C'eſt ainſi, que bien qu'on ſoit né avec cette faculté, on n'en joüit, & l'on n'en peut faire uſage, que quand les organes ont pris par l'âge une certaine force, & que de même l'état d'une extrême vieilleſſe, quand elle donne aux reſſorts, ou trop de relâchement, ou trop de roideur, nous retranche une partie des avantages dont nous avons joüi dans la force de l'âge. Les yeux du corps ont dans chacun des hommes différens points de réunion des rayons viſuels. Le tympan de l'oreille re-

çoit plus ou moins ſenſiblemen l'impreſſion des ſens. Il en eſt abſolument de même de la diſpoſition intérieure des fibres du cerveau, & de la qualité des liqueurs qui y circulent. Il faut donc aux uns plus de tems, à d'autres moins pour percevoir diſtinctement une idée ſimple, ou pour développer une idée compliquée. Dans l'ordre de la jeuneſſe, les perceptions ſont prématurées ou tardives. Un temperament foible, ou mal conſtitué influë ſur cette portion de l'eſprit, une circulation lente du ſang & des liqueurs, rendra lente auſſi cette premiere opération dont je parle. Un temperament vif & ardent ſaiſira promptement les idées, & peut-être trop rapidement pour l'honneur du bon ſens. Dans l'un comme dans l'autre, ce ſont des défauts entre leſquels il ſeroit difficile de définir celui qui ſeroit plus ou moins à craindre, parce que

cela dépend des objets auſquels l'application ſe fait. C'eſt ce qui fait encore, que les états de maladie ou d'infirmité prennent ſi ſenſiblement ſur les opérations de l'eſprit, & en altérent les facultés, que l'on voit reprendre leur reſſort, à meſure que les accidens du corps diminuent, & ceſſent enfin entierement.

LVII. Il faut donc plaindre ſeulement, & ne pas blâmer ceux en qui la nature a placé quelqu'une de ces diſpoſitions, dont les effets ſont nommés défauts. L'humanité en eſt aſſez humiliée, quand elle entre de bonne-foi en comparaiſon avec ceux que la nature a traités d'une maniere plus propice. C'eſt beaucoup pour les hommes, s'ils ſçavent ſe faire juſtice, & travailler autant que cela ſe peut à ſuppléer par l'art à ce que la nature a pû leur refuſer. Voilà où réſide vraiment le mérite; c'eſt-à-dire, ce qui eſt digne de louange.

Conſidérant donc l'eſprit ſimplement comme la faculté d'acquérir ce que communément on appelle ainſi, il eſt indubitable qu'ordinairement l'homme naît avec tout l'eſprit qu'il peut avoir un jour ; & qu'après cette diſpoſition premiere, ſource des différens dégrés qu'on voit en ce genre parmi les hommes, la différence dépendante de l'art, qui ſe remarque entre eux, vient des ſoins plus ou moins grands que l'on donne à la culture de l'eſprit. Car bien que, ſuivant ce que l'on a établi, la pareſſe ou l'activité de l'eſprit ait ſon origine dans la diſpoſition de la partie animale ; cependant il eſt vrai que l'uſage d'opérer peut développer les diſpoſitions qui conſtituent l'eſprit, & l'on en ſera convaincu, pour peu que l'on veuille y réfléchir. Tout ouvrage de méchanique perd par le non-uſage, comme il périt par l'excès d'uſage, ou par

le défaut de méthode dans l'uſage.

LVIII. Celui que l'on n'aura pas de bonne heure accoutumé à réfléchir, ou à faire uſage de ſon eſprit, conſervera une totale inaptitude à s'en ſervir. Il n'aura que ce genre d'eſprit naturel, qui démué de toute connoiſſance, ne ſe manifeſtera que dans les ſortes de choſes communes, où la ſaillie ſuffit pour plaire. Tout travail de combinaiſons lui paroîtra farouche & fatiguant; & s'il veut s'y eſſayer ſérieuſement, il y réuſſira moins bien que celui qui ſera né avec moins de diſpoſitions, mais qui les aura ſçû cultiver.

Si l'eſprit, faute d'exercice, n'acquiert aucune ſagacité : d'un autre côté ſes pointes s'émouſſeront, ſi l'on en uſe avec excès. C'eſt ce qui arrive, ou par la multiplication des objets, que l'on offre à l'eſprit, & qui produiſent de la confuſion dans

les traces du cerveau, ou par le choix des choſes diſproportionnées, qui portant à une contention trop grande relativement à la force & à la conſiſtance actuelle des fibres du cerveau, les ruinent & les mettent dans le cas de fondations, qui écroulent ſi on les charge d'un poids plus conſidérable qu'elles ne le peuvent porter. Ainſi voyons-nous dans les éducations de ces fruits précoces qui ſaiſiſſent d'admiration ; mais dont le ſort eſt, ou de reſter imparfaits, proportionnément à un âge plus avancé ; ou faute de nourriture de l'arbre épuiſé, de tomber auſſi prématurément qu'ils ſont venus.

LIX. Il eſt encore une autre cauſe de cette confuſion dont on vient de parler, & cette cauſe, c'eſt le défaut de méthode dans la maniere de preſenter les objets difficiles ou non en eux-mêmes. La nature, ſupérieure dans ſes perfec-

tions à tout ce que l'art peut enfanter, nous a faits avec une diſpoſition machinale à comprendre plus facilement les idées ſucceſſives & conſéquentes l'une de l'autre, enſorte qu'abſtraction faite des difficultés inhérentes aux objets préſentés à l'eſprit, il y a un ordre à obſerver dans la maniere de les préſenter, qui en rend l'intelligence plus facile. C'eſt ce qui ſe remarque par exemple dans l'ordre qui a été mis par des Auteurs ſenſés, entre les différentes propoſitions de Géom trie. Il y en a qui ne ſe peuvent comprendre diſtinctement, qu'en ſuppoſant la démonſtration de quelques autres. Si l'on veut ſubvertir cet arrangement, que le bon ſens a imaginé, l'eſprit même, ſupérieur par ſes diſpoſitions naturelles, échouëra à ce que comprendra ſans peine un eſprit médiocre conduit par les lumieres de la méthode. Et réel-

lement un homme confus dans ſes idées ſera rarement capable d'inſpirer de la netteté à un autre. C'eſt par cette même raiſon que la plûpart des découvertes ſe ſont faites ſucceſſivement & par gradation de difficultés, parce que d'une choſe l'eſprit a conduit à une autre, en vertu de cette diſpoſition naturelle que l'homme a pour les opérations conſéquentes.

LX. Pour ſuivre en ce qui a rapport à l'eſprit, la méthode qu'on a obſervée en traitant du ſentiment, il s'agit de connoître quelle eſt la nature des objets qui ſont uniquement du reſſort de l'eſprit. Il y en a de deux eſpéces, les uns ſont de pur amuſement, les autres ont un point de vûë d'utilité, réelle ou préſumée. Il ſeroit bien difficile de définir ce qui détermine le choix des choſes ſur leſquelles l'eſprit s'exerce. Autant qu'il y a d'hommes exiſtans, autant il y a

d'eſprits différens, non-ſeulement par rapport à l'étenduë, ainſi qu'on l'a dit ; mais encore par rapport au goût pour les divers objets d'occupation ou d'application. Le hazard préſide beaucoup au premier eſſai que chacun fait de ſon eſprit ; & l'uſage, accompagné de quelque ſuccès, détermine l'eſprit par le concours de l'amour-propre à une choſe ou à une autre. Les premieres épreuves que l'on fait du génie des enfans, à qui les parens peuvent donner quelqu'éducation, ſe portent ſur les connoiſſances des Belles-Lettres. Et cette méthode eſt, il en faut convenir, aſſez ſenſée généralement parlant : non que tous ceux qui commencent par-là ſoient deſtinés à ſe renfermer dans ce cercle des Belles-Lettres, mais parce qu'il eſt queſtion d'abord de développer l'Eſprit, en l'accoutumant de bonne heure à l'uſage d'opérer, & que ce développement

aide à réuſſir enſuite en quelqu'état qu'on ſe trouve. Ce ſeroit cependant un abus que de vouloir faire de cette méthode une baſe générale ; & beaucoup de gens commencent mal-à-propos par des études de Latinité ou de Belles-Lettres, qui devroient commencer par des choſes homogenes à l'état, auquel ſouvent dès leur naiſſance, pour ainſi dire, ils ſont deſtinés. L'étude de la Latinité & des Lettres n'eſt pas le ſeul moyen qu'il y ait de développer l'eſprit. Il y en a d'autres ſans nombre, parce qu'il n'importe en général par quoi l'eſprit s'aſſoupiſſe, & ſous quel nom on l'accoutume à s'exercer.

LXI. S'il y a des gens, qui au ſortir des premieres études, s'attachent méthodiquement à des objets utiles pour la Société, il y en a d'autres, ou qui ſe livrent à des choſes de pur amuſement, ou qui,

par la maniere dont ils s'appliquent à des objets qui pourroient être utiles à la Société, n'en font que des objets de ſatisfaction intérieure, dont rien ne retourne au bien public. Et cette eſpéce de gens ne connoît guéres ordinairement d'autre opération ſeconde de l'eſprit que la mémoire, ce qui ne conſtituë alors que des eſprits fort imparfaits.

Le monde eſt plein de gens, ou qui ne cherchent qu'à ſe rendre amuſans dans le cours ordinaire de la Société; ou qui, dans le fond de leur Cabinet, ne ſongent qu'à s'amuſer. Et c'eſt de quoi ſouvent on fait trop de cas, pour qu'il ſoit poſſible d'en faire ſuffiſamment de ceux qui tournent leurs connoiſſances à l'utilité publique; car ceux-ci ſans doute méritent une grande préférence & une grande ſupériorité d'opinion. Or l'opinion a ſes bornes comme toute autre choſe,

enſorte que ſi elle ſe porte exceſſivement d'un côté, elle ne ſe portera pas ſuffiſamment où elle devroit aller de préference. S'il n'eſt pas douteux que rarement un homme excelle dans un genre, que ce ne ſoit en diminution ſur les autres choſes : il eſt aiſé de conclurre, que difficilement un homme aura donné une entiere préférence aux choſes d'amuſement, ſans avoir négligé les objets ſolides ; parce que ſi l'eſprit, comme on l'a dit, eſt capable de bien des choſes ; il n'eſt cependant pas propre à tout.

LXII. Un homme aurà fort bien lû & retenu les Auteurs Grecs, Latins & François, pour me renfermer dans ma propre Nation. Un autre aura du goût pour la verſification. Quelques-uns auront à la main le langage des Romans bien écrits. D'autres ſçauront fidélement des traits curieux de l'Hiſtoire ancienne. Il en eſt qui ſont doués de

talens pour la Muſique, pour la Danſe, pour les différens jeux introduits & reçûs dans la ſociété. Pluſieurs ſçauront ce qui a été dit dans les ſiécles précédens ſur les matieres de Géométrie, de Phyſique, de Religion. Quelques-uns, amateurs de voyages, auront l'eſprit rempli de toutes les circonſtances vraies ou fauſſes des mœurs, coutumes & uſages de toutes les Nations de la terre les moins connuës. Chacun même de ceux dont on vient de parler, ſçaura entretenir dſiertement les autres de ces différentes matieres. De tels hommes pourront être fort amuſans. L'attention & les applaudiſſemens ſe réuniront en leur faveur. Ils ſeront fêtés, & l'on tiendra communément à bonheur d'être liés de ſociété, & même d'amitié avec eux. Mais ôtez-les des occaſions de faire parade de leur marchandiſe, ſouvent fort confuſément rangée,

ou de médiocre alloy en elle-même : vous ne trouverez plus qu'un livre fermé, bien relié, & propre uniquement à faire l'ornement d'une Bibliotheque de ſimple parure. Ou bien demandez-leur ſur quelque choſe le conſeil ſouvent le plus ſimple, ils ſeront muets. Cependant dira-t'on, ce ſont des gens d'eſprit. Qu'eſt-ce donc que l'eſprit, ſi c'eſt en avoir que de reſſembler à quelques-uns de ces portraits.

LXIII. On eſt encore plus ſouvent & plus aiſément trompé à ces fauſſes & ſéduiſantes apparences, quand on voit de ces eſpéces de gens, nommés par honneur des Bibliotheques vivantes, citer à propos à ce qu'il paroît, ou des vers, ou des traits d'Hiſtoire, ou ce que dans les autres genres les ſiécles les plus reculés ont produit. On conclut communément de-là, que ce ſont des gens ſenſés ; mais

ce qui dans ce cas ſemble effort de jugement & de bon ſens, bien examiné, n'eſt ſouvent que l'opération d'une mémoire locale, fidelle, exacte ; & dont les traces ſe produiſent à l'occaſion de certaines conſonances. Car pour faire preuve de bon ſens dans les citations, il faut faire concourir enſemble les choſes, les circonſtances, & les perſonnes. Or ceux qui font profeſſion de citer, le font ordinairement ſur la ſimple parité des choſes, & ſouvent d'une façon fort déplacée pour les circonſtances momentanées, ou pour les perſonnes; parce que preſque toujours c'eſt l'amour-propre qui cite; & que de tous les vices qui ſont en nous, c'eſt inconteſtablement le plus contraire aux regles du bon ſens & du jugement.

Plus l'art qui ſe borne à l'amuſement des autres eſt futil en lui-même, plus cet écueil que l'on

vient de déſigner eſt important à connoître, & plus il devient néceſſaire, avant que d'accorder ſes ſuffrages à ce genre apparent d'eſprit, d'examiner s'il y a autre choſe que cette enveloppe dont le brillant, n'eſt rien moins que ſuffiſant pour le bonheur de la ſociété.

LXIV. La ſeconde eſpéce de gens qui appliquent leur eſprit à des choſes de ſimple amuſement, eſt compoſée de ce qu'on nomme communément les Gens de cabinet. Un homme trouve du plaiſir à la lecture ; il s'y livre tout entier. C'eſt ſa ſociété de goût. La Litterature Grecque ou Latine, la connoiſſance de l'antiquité, l'étude de l'Hiſtoire, des contemplations métaphyſiques, des recherches phyſiques, l'étude des Langues ; Souvent enfin des choſes moins intéreſſantes, rempliſſent le tems d'un homme de Cabinet. Il faut convenir, que ſoit en elles-mêmes, ſoit

par le goût qui y conduit, elles ſont réellement ſatisfaiſantes; mais toutes, quoique ſuſceptibles d'utilité, chacune dans leur genre, ne font cependant que des objets d'amuſement, relativement au bien public de la ſociété, lorſque ſe renfermant dans des eſpéces d'œuvres de mémoire, on ne va pas plus loin. Un homme, chargé de ces richeſſes, pourra être agréable, & même admiré dans la ſociété; mais pour cela, ſera-ce vraiment un homme d'eſprit? Non; car tirez-le de quelqu'un de ces objets, vous le trouverez vuide de toute autre reſſource; ou même ſans le faire ſortir de ce qui lui eſt familier, propoſez-lui ſeulement une opération de combinaiſon, ou de critique ſenſée, il ne ſçaura ſouvent vous répondre que par un étalage de compilation qui marquera de la mémoire, mais point de jugement. Or prenant la choſe en

elle-même : que m'importe qu'un de mes pareils ait un tréſor de connoiſſances quand ce tréſor ne ſert qu'à ſatisfaire l'amour-propre, ou à contenter un penchant perſonnel ? C'eſt le cas des gens qui raſſemblent de grandes richeſſes, & qui, ſatisfaits de cette poſſeſſion, ne ſongent pas qu'elle eſt inutile à qui n'en ſçait pas faire uſage. Or voilà ce qui eſt réſervé au bon ſens. Il eſt ainſi une infinité de gens qui accumulent de l'érudition, qui ne ſont pas capables du moindre conſeil, ni en état de ſe conduire dans les circonſtances de la vie la plus ſimple, & qui ont ce qu'on appelle abuſivement l'eſprit gauche. Car perſonne ne naît avec une nature d'eſprit différente d'une autre ; mais on ne le cultive point, on ne l'exerce point à opérer, ce qui ne ſe pourroit faire que par combinaiſon. On l'accoutume à une vocation paſſive, & à un état de pareſſe dont

il ne ſe releve plus, parce que de tous les états le plus permanent & le plus commode, eſt celui du repos.

LXV. Que doit-on dire, à plus forte raiſon, des gens, qui dénués même de ce médiocre mérite qui naît de la facilité de la mémoire, vuides de toutes notions, & ignorant, pour ainſi dire, qu'il y ait eu des âges antérieurs à leur ſiécle, ne ſe ſont livrés quà un courant de ſociété, ou oiſive, ou vicieuſe, & qui n'ont jamais connu d'autre genre d'eſprit, qu'une imagination échauffée par les objets actuels qui agiſſent ſur leurs ſens. L'un conte ou narre plaiſamment : un autre a des reparties vives & inattenduës, ſouvent même à celui à qui elles échappent. Quelques-uns excellent dans le langage fade des ruelles. Pluſieurs dans les propos de table, & dans cette bruyante clameur de *io bacche*. Telles ſont les eſpéces d'hommes

auſquels on applaudit, qu'on recherche, & qu'on acheve de gâter par la louange. Eſt-ce-là avoir de l'eſprit ? Non, je ne penſe pas que cela ſe fût nommé ainſi dans les premiers âges du monde, & dans les ſiécles où a pû regner le goût du ſolide & du ſimple. C'eſt avoir de l'imagination, & ce ſont les paſſions vives qui la donnent. On ne verra point un homme exempt de leur joug autant que l'humanité le peut être, acquérir ce talent revêtu mal à propos du nom d'eſprit, & qui ennuye dès qu'on a ceſſé d'en rire.

LXVI. Revenons donc à la conſéquence néceſſaire de la définition que nous avons donnée de l'eſprit. Nous avons conſideré l'homme indépendamment de toute vocation ou de toute profeſſion. Mais pour faire l'application de notre définition, il faut maintenant le conſidérer comme attaché à quel-

que état. Et dans ce point de vûë je dis qu'avoir de l'eſprit, c'eſt avoir toute l'aptitude néceſſaire à l'état que l'on embraſſe, ou auquel les hazards nous ont portés. Un homme a-t'il toute l'ouverture néceſſaire pour ſon métier ? Je dis qu'il a réellement de l'eſprit. Il y a, ou il peut y avoir de l'eſprit dans toutes les conditions de la vie ſans exception, même les plus méchaniques : comme il eſt vrai qu'en ce ſens il n'y a pas un ſeul homme qui naiſſe ſans eſprit, parce qu'il n'y en a aucun qui ne ſoit propre à quelque choſe. L'eſprit peut même trouver ſa place dans des actions proſcrites, ou condamnées par les loix civiles, parce qu'un objet, ſoit bon ou mauvais, peut être rempli avec plus ou moins d'intelligence. Eloignons donc comme fauſſe cette opinion, que quelqu'un n'eſt bon à rien. Cela n'eſt jamais vrai : c'eſt que nous ne ſom-

mes pas aſſez éclairés, pour démêler qu'un tel eſprit eſt convenable à telle ou telle choſe, ou que nous nous laiſſons aveugler par le préjugé trop vulgaire, que quelqu'un qui dépend de nous n'eſt bon à rien, quand il n'eſt pas propre à ce que nous voudrions qu'il ſçût faire.

LXVII. Pour qu'il fût vrai que l'on pût naître ſans ce que j'appelle de l'eſprit, il faudroit avoir été privé des reſſorts néceſſaires à l'action de l'eſprit, & être né à peu près, comme il y a des gens à qui quelque accident occaſionne une interception totale de quelque partie eſſentielle de la machine; ainſi que l'on tombe quelquefois dans une imbécillité entiere, ou que l'on perd la mémoire : ce qui même n'eſt quelquefois que momentanée, puiſque nous voyons par expérience que ces eſpéces d'altérations ſe guériſſent, & qu'alors

un homme rentre dans tous les avantages d'eſprit qu'il pouvoit poſſeder auparavant.

LXVIII. Le ſecond genre d'application de l'eſprit eſt à des choſes utiles en elles-mêmes, ou pour parler avec plus de préciſion, qui le peuvent être : car on peut, ſans utilité, s'occuper à des choſes cenſées utiles ; qui dit utilité, ſuppoſe l'uſage de la choſe qui eſt utile. Or beaucoup de gens apprennent de bonnes choſes dont ils ne font point uſage ; & ceux-là, plus loüables à la vérité par le choix des choſes, que ceux qui ne ſe livrent qu'à l'amuſement n'en ſont pas plus utiles à la ſociété publique. Un homme qui apprendra parfaitement bien toutes ſortes de choſes, qui ne ſeront pas du reſſort de ſon métier, travaille inutilement, parce que ſon état n'eſt pas d'en faire uſage : en ſorte que ce ne ſera qu'une affaire de curioſité perſonnelle, & qu'on

pourra, avec raiſon, lui dire que le tems qu'il y aura employé eſt un tems perdu : ou pour n'être pas mis, avec raiſon, dans la claſſe des inutiles, il faudra, que ce qui n'eſt pas ſon métier, le devienne réellement, nonobſtant la définition contraire. Un homme, par exemple, ſera dans la magiſtrature, & il aura donné, je ſuppoſe, à la Géométrie, à l'Aſtronomie, aux Méchaniques, un tems qu'il devoit conſacrer aux loix. Il ſera fort bon à conſulter ſur ces ſciences-là, & ſera mauvais Juge. Je dis donc que ce ſera un Géométre, & non pas un Juriſconſulte. Ou s'il ne veut pas ſe communiquer ſur les parties qu'il ſçaura mieux : alors je dis qu'il aura appris inutilement de bonnes choſes, & qu'il ne ſera d'aucun métier. Il eſt des gens ſans nombre, qui tombent dans cette erreur-là de talens, qui les rend infructueux, & fait qu'on eſt homme d'eſprit

fort inutilement. Ceux qui ſont dans ce cas-là ſont gâtez communément, & affermis dans leur égarement par les éloges qu'on leur donne. Il faudroit en défalquer ceux qu'on devroit au genre de talens d'état trop négligés & trop abandonnés.

LXX. Je ne dis pas qu'il n'y ait des gens nés aſſez heureuſement, & avec aſſez de diſpoſitions pour s'attacher à pluſieurs choſes, & même pour y réuſſir ; mais il eſt impoſſible d'exceller en toutes. Et je demande, que donnant la préférence aux choſes eſſentielles à ſa vocation, on ne regarde le reſte que comme un amuſement, & qu'on n'ait point la ridicule & ſotte vanité de vouloir être admiré par ce qui ne doit être pour nous qu'un objet d'application acceſſoire. Etre ainſi, c'eſt, pour ainſi dire, ſe dénaturer ſoi-même. C'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent

dans le ſiécle où nous ſommes, dans lequel le cas général que l'on fait de tout ce qui eſt amuſement, & le peu de conſidération que l'on accorde aux talens ſolides, engagent ſi aiſément à abandonner l'eſſentiel pour courir à la chimére, & pour plaire en ſe livrant au goût du tems. Il n'eſt rien qui montre plus clairement cette dépravation du goût, que la fortune différente que font les ouvrages qui paroiſſent. Amuſe-t'on ? on eſt sûr de réuſſir. Inſtruit-t'on ſeulement ? les éloges ſont froids, & la réputation languiſſante. De-là vient que l'on travaille peu pour autre choſe que pour l'amuſement, & que ceux qui pourroient faire mieux, ne veulent pas courir le riſque de l'opinion.

LXXI. Mais en me renfermant dans la ſuppoſition d'un travail utile, par rapport à ſon objet, & à l'uſage que l'on eſt porté à en faire, il eſt autant de façons d'y tra-

vailler, & de dégrés d'y réuſſir, qu'il y a de diſpoſitions différentes de l'eſprit ou du cerveau. L'ordre commun eſt de ſçavoir en chaque genre de choſe, ce que les autres ont ſçû auparavant, & de faire en chaque eſpéce, auſſi-bien que d'autres ont fait. Il en eſt encore aſſez qui ajoutent quelque choſe à ce qui a été trouvé avant eux; c'eſt-à-dire, qui perfectionnent. Mais il en eſt fort peu qui ſçachent inventer eux-mêmes, ou prouver, en prenant des routes nouvelles qu'on s'eſt trompé juſqu'à eux. Les uns s'attachent à une ſimple perception d'idées & s'en contentent. D'autres trouvent plus commode d'adopter ſans examen ce qu'ils voyent ou ce qu'ils liſent. Pluſieurs, ſéduits par l'amour-propre, regardent comme un chef-d'œuvre le peu qu'ils ont ajouté à ce qu'ils ont trouvé, & s'arrêtent tout court lorſqu'ils pourroient pourſuivre une carriere, dont

le commencement eſt lui ſeul un garant du ſuccès. Mais pour inventer, il faut plus que de l'eſprit. L'invention ſuppoſe néceſſairement une grande netteté d'idées, un examen raiſonné ſur ce qu'on voit, une ſuite dans l'eſprit, qui mette en état de percer par la combinaiſon plus avant que les autres n'ont fait. Or voilà où réſide le bon ſens.

LXXII. De quelque genre & de quelque trempe, pour ainſi dire, que ſoit l'eſprit, il a plus beſoin encore que le ſentiment, ainſi qu'on l'a dit, d'être retenu dans certaines bornes, parce que l'abus que l'on peut faire de l'eſprit porte à de beaucoup plus grands inconvéniens que l'abus du ſentiment, dont il n'y a ſouvent que ſoi qui ſoit la dupe ou la victime. Mais du plus au moins l'un & l'autre ſont dans le cas de ce qu'Horace a dit ſi ſenſément ſur l'argent. *Nullus argento*

color eſt, &c. *niſi temperato ſplendeat uſu.* C'eſt preſque toujours l'uſage que l'on ſçait faire des choſes qui y donne le prix, quoiqu'il y en ait, qui dans le principe & par elles-mêmes, puiſſent être appréciées & d'une grande valeur. On eſtime effectivement un riche qui uſe ſenſément de ſa fortune. Pourquoi n'auroit-on pas la même regle d'eſtime ſur toutes les parties qui ſont du reſſort du cœur & de l'eſprit ? Cette regle exiſte réellement. Il eſt vrai qu'elle ſeroit plus générale s'il y avoit plus de gens de bon ſens qu'il n'y en a ; mais chacun juge ſes pareils ſelon ſes forces, & un fol ſera un fort mauvais eſtimateur de la ſageſſe.

LXXIII. En ſe rappellant ce qui a été dit, on peut ſe faire du bon ſens une idée juſte, & qui conduiſe naturellement à ſon application. Dès que le bon ſens eſt une opération réfléchie de l'eſprit, il

eſt

eſt queſtion d'examiner & de montrer quels ſont les points que la réflexion doit ſe propoſer pour opérer sûrement & utilement. A la vérité il ne ſuivra pas néceſſairement de-là, que l'homme qui embraſſera exactement les points que l'on va indiquer, raiſonne & opére ſenſément. Car premierement, il faut encore que ces eſpéces de points cardinaux de la réflexion ſoient perçûs avec netteté & avec jugement. Ce qui ſuppoſe un dépouillement des préjugés ou des vices qui peuvent ſéduire & égarer. Secondement il faudra une autre opération du bon ſens, pour que la combinaiſon de ces différens points, conçûs avec juſteſſe, ſoit elle-même exacte & conſéquente. En effet il y a des gens qui ſçavent raiſonner conſéquemment quand il s'agit d'établir leur théſe ou leur propoſition, & qui concluent mal; & cela vient, ou du défaut d'uſage

de combiner, ou de l'uſage de combiner trop rapidement pour pouvoir embraſſer & approfondir toutes les parties de l'objet ſur lequel on réfléchit. Il faut donc en une même choſe bien des opérations de bon ſens, pour que le réſultat ou la détermination ſoit ſenſée en total. Ainſi nous devons ceſſer d'être ſurpris, s'il y a ſi peu de gens qui combinent & agiſſent ſenſément, & s'il y en a tant qui portent ce caractére de déciſion hardie, qui conſtituant communément un ſot, révolte ſi hautement la ſociété ordinaire des hommes, ſurtout ceux qui renfermez dans un ſage ſilence, voyent porter l'encens devant de futiles idoles, qui n'ont de mérite que le faux clinquant qui les couvre. Ce ſuccès, ſi mal mérité, eſt une contagion qui gagne trop aiſément, & qui en gâte beaucoup.

LXXV. Pour éclaircir le prin-

cipe général que je viens d'établir, & le développer entierement : je dirai donc qu'en tout ce qui intéreſſe le cœur ou l'eſprit, il y a trois points dont chacun veut être examiné ſéparément, & qui doivent être enſuite combinés tous trois l'un par l'autre, ſi l'on veut pouvoir agir ou opérer conſéquemment. Premierement, la perſonne qui agit ; ſecondement, la choſe ſur laquelle elle agit, & troiſiémement, la perſonne à l'occaſion de laquelle on agit. Enſorte que toutes les fois que ces différens genres de combinaiſons n'auront point été faits avant que d'agir ou d'opérer ; on court riſque d'errer néceſſairement ; ou que ſi l'on ne ſe méprend pas, c'eſt un effet du pur hazard. C'eſt ce que l'on démontrera aiſément en parcourant les cinq objets du ſentiment que nous avons déja traités.

LXXVI. Les actions qui inté-

reſſent l'honneur activement ou paſſivement, ſeront louables en effet plus ou moins, à proportion du concours du bon ſens, & de la réflexion, quoique dans le principe elles le ſoient toujours. Par exemple exercer un trait de probité envers quelqu'un capable d'en abuſer, eſt une duperie, & une choſe contraire à la prudence. Ainſi celui qui ne conſidereroit que lui & l'objet ſur lequel il agit, & qui oublieroit de conſiderer celui avec lequel il a affaire, pourroit être honnête-homme fort ſottement, & pourroit pécher contre les regles du bon ſens. Il n'eſt jamais permis de rien faire contre la probité; mais le bon ſens & le jugement dictent la maniere de placer les actions de probité. Or les honnêtes gens péchent ſouvent à cet égard par excès de confiance. Il y a d'autres gens, qui à propos de rien, & ſans ſçavoir pourquoi, veulent donner,

pour ainſi dire, des ſpectacles de probité. Rien encore n'eſt moins conforme aux regles du bon ſens.

LXXVII. La même combinaiſon doit avoir lieu toutes les fois qu'il ſera queſtion de juger de la nature d'une offenſe que la calomnie nous aura faite. La conſidération de ſoi, & de ſa réputation acquiſe ; l'examen de la calomnie en elle-même, & celui de la perſonne qui a offenſé, doivent ſolidairement influer ſur notre jugement, & ſur notre détermination. Jeune encore, peu connu dans le monde, ayant une réputation à former, le bon ſens permet plus de délicateſſe & de ſenſibilité ; & par conſéquent plus de reſſentiment. Si le ſujet de la calomnie eſt grave en lui-même, ou circonſtancié de maniere à pouvoir être vraiſemblable, il demandera plus d'attention pour pouvoir être détruit. Si par lui-même, ou par la nature des circon-

ſtances dont il eſt accompagné, il ſort de toutes les vraiſemblances, méritera-t'il autre choſe que du mépris ? Ce que l'on feroit de plus ſeroit ſuperflu, & pourroit être par conſéquent attribué à d'autres principes, que le ſimple ſentiment d'honneur. Si celui d'où part la calomnie eſt lui-même un homme de mauvaiſe réputation, devrai-je donner à ce qui viendra de lui la même attention que je donnerois à ce qui viendroit d'un homme vertueux & de bonne réputation ? Non aſſurément, parce qu'un homme mal famé n'eſt pas en état de faire aucune playe à une réputation décidée. Ces trois ordres de combinaiſons doivent donc influer ſur le dégré de ſenſibilité, & ſur la maniere de la montrer & de la faire éclater ; enſorte que tout homme, que d'ailleurs je connoîtrai pour homme ſenſé, & qui en ce genre ira trop ou trop peu loin,

me ſera ſuſpect ſur le chapitre de l'honneur ; & que s'il ne m'eſt pas connu pour tel, je le plaindrai ſeulement de ne pas déférer davantage aux loix du bon ſens.

XXVIII. Elles doivent également ſervir de regle dans tout conſeil à donner en cas pareil, où, quelque difficile que cela paroiſſe, il eſt pourtant néceſſaire de ſe mettre exactement à la place de celui qui conſulte, parce que relativement à cette méthode indiquée des trois points néceſſaires à combiner, tel conſeil fort bon à ſuivre pour ſoi-même, pourroit être fort mauvais à donner à un autre. C'eſt par-là que l'on manque preſque toujours, & c'eſt auſſi la ſource preſque générale de l'approbation ou de l'improbation que l'on donne à ce qu'on voit faire par ſes pareils dans le cours ordinaire de la ſociété. On dit : j'aurois fait, ou je n'aurois pas fait une telle choſe ;

cela peut être fort raiſonnablement penſé, en ſuppoſant parité dans l'ordination des perſonnes, & des circonſtances. C'eſt par cette raiſon que je crains toujours les jugemens prononcés trop promptement, & que les hommes me paroiſſent fort à plaindre, ſur-tout dans les grandes places, par l'abuſive propenſion que l'on a à décider ſur leur conduite, ſans connoître ce qui ſeul peut guider le jugement à porter ſur eux.

LXXIX. Le ſentiment ſur les coups de fortune heureux ou malheureux, devroit auſſi, pour être ſenſé, être fondé ſur la même combinaiſon des trois points indiqués. Mais c'eſt ce qui arrive rarement, parce que la bonne fortune enyvre, & que la mauvaiſe terraſſe le raiſonnement, & que nous avons un fond d'amour-propre & de cupidité, & ſouvent de l'un ou de l'autre, qui nous empêche de raiſon-

ner & de combiner. Un accroiſſement de fortune diſproportionné avec le premier état, dont on jouiſſoit, ou avec les déſirs que l'on avoit pû former ſenſément, doit opérer une plus grande ſatisfaction. Un bien, que nous fait par eſtime un homme vertueux, eſt flatteur, parce qu'il fait notre éloge. Un bienfait qui nous vient de quelqu'un, qui ne nous devant rien, eſt déſintereſſé dans les effets de ſa bienveillance, eſt un motif de reconnoiſſance bien plus grande. On devra mettre dans une claſſe bien inférieure, ce que donne une main peu eſtimable, ou ce que produit l'intérêt que l'on a de nous faire du bien. C'eſt ſur cette même proportion, que dans le cours ordinaire de la ſociété, on regle le cas que l'on fait des attentions & des prévenances de ceux avec qui l'on vit, & que l'on a occaſion de voir. Un bien momentanée, quoi-

que plus conſidérable, paroît un plus petit objet de contentement & de ſatisfaction qu'un moindre, mais durable, & qui ſe renouvelle. La circonſtance du moment dans lequel nous arrive un coup heureux de fortune influë auſſi beaucoup ſur le dégré de ſenſibilité qu'il occaſionne. Tel dans certaines conjonctures ſera fort ſenſible, qui examiné par lui ſeul, ſeroit, ou pourroit être dans d'autres momens, reçû avec aſſez d'indifférence. Comme par la multiplication infinie des ſituations différentes entre les hommes, ces gradations varient ſans nombre, on n'entreprendra pas de les parcourir : il ſuffit d'avoir fait connoître, que dans toutes également, ce ſont les trois points indiqués qui doivent être la matiere des combinaiſons.

LXXX. Les accidens de dérangement de fortune ſont ſuſceptibles de la même application. La

valeur de la perte, ce qu'elle ôte de reſſources dans la proportion des beſoins néceſſaires, ou de l'état que l'on eſt obligé de remplir, ou des vûës raiſonnables que l'on s'eſt formé pour une famille encore naiſſante, décident du plus ou du moins de ſenſibilité; enſorte que ce qui ne ſeroit point exceſſif dans certaines ſituations, le pourroit être dans d'autres; ſur quoi il eſt bien difficile que chacun puiſſe être jugé par ſes pareils. Le hazard qui nous a dépoüillé, la circonſtance dans laquelle nous eſſuyons une perte, le plus ou le moins de part que nous croyons avoir à notre propre infortune, la poſſibilité ou l'impoſſibilité qu'il y avoit de prévenir le coup dont on eſt frappé, l'élévation de la main dont il part, la comparaiſon de ſoi-même avec celui qu'on regarde comme auteur de ſes peines: Toutes ces circonſtances doivent être miſes

également dans la balance, par quiconque veut donner à ſon ſentiment des bornes juſtes & équitables. Mais c'eſt ce qui n'arrive preſque jamais, parce qu'au lieu de combiner ſcrupuleuſement les trois points que nous avons indiqués, on tombe communément dans deux erreurs, ſources ordinaires du déreglement des opérations de notre cœur. L'une; de mettre les biens périſſables à un trop haut dégré d'eſtime; l'autre, de croire que nous ne méritons que des choſes heureuſes, & que toute infortune que nous eſſuyons eſt une injuſtice. Or il eſt bien plus facile d'être injuſte dans le cas d'une diminution de fortune, que dans ceux de ſon accroiſſement, parce que, quelque vif que puiſſe être le déſir, il l'eſt toujours moins que l'yvreſſe de la poſſeſſion; & qu'ainſi que nous l'avons déja dit, c'eſt l'yvreſſe du cœur qui tient en eſcla-

vage les opérations de l'eſprit, dont le bon ſens eſt une des principales.

LXXXI. Si le bon ſens a tant de peine à guider l'homme dans ces deux opérations du cœur, il fait encore entendre ſa voix bien plus difficilement dans les trois autres qui conſtituent la bonté du cœur; je veux dire l'eſprit de charité, l'amour de la parenté, & l'attachement indéfiniment pour nos pareils.

Rien ne peut plus aiſément conduire l'homme trop loin que l'eſprit de commiſeration, quoique ce ſoit réellement une des qualités par leſquelles l'homme puiſſe ſe rendre le plus reſpectable & le plus cher à la ſociété publique. La voix de la commiſeration s'éleve au récit ou à la vuë d'un grand malheur, & elle eſt d'autant plus forte que les images ſont plus vives & plus ſaiſiſſantes. Or comme ſouvent rien n'eſt ſi ingénieux & même ſi arti-

ficieux que la douleur & l'infortune qui reclament le ſecours de la commiſeration : rien n'eſt ordinairement ſi dangereux, que de ſe laiſſer entraîner par ces images, qui tyranniſant, pour ainſi dire, les organes, portent le cœur à agir ſans le concours du bon ſens. L'eſprit de charité eſt donc une des vertus qui peut être le plus ſujette à abus ; & c'eſt même ce qui ne peut pas arriver ſans préjudice de quelques-uns des individus exiſtans ; parce que, comme on ne peut ſecourir les malheureux que proportionnément à ſes facultés, & que les facultés de chacun ont des bornes, ce qu'on a accordé de trop à une commiſeration mal entenduë, eſt autant de retranché néceſſairement ſur ceux qui auroient plus de droit de ſolliciter nos ſecours.

LXXXII. C'eſt donc alors principalement que les trois points de combinaiſons doivent avoir lieu.

L'homme ſenſé doit conſulter ſes facultés, & ce qu'il doit à ceux qui ont des liaiſons plus particulieres avec lui. Se dépouiller entierement par exemple, & ſe mettre hors d'état, en faveur de ſimples étrangers, de ſecourir des parens ou des amis malheureux, n'eſt certainement pas une action de bon ſens & de prudence. Enrichir, pour ainſi dire, par excès de commiſeration, quelqu'un qui n'a beſoin que d'être mis à l'abri des horreurs de la miſere; donner ſans examen ſur la nature des beſoins; prodiguer des ſecours d'argent ou de toute autre eſpéce, ſans ſçavoir s'ils ſont bien mérités, & ſi celui qui a recours à nous n'eſt pas lui-même, par ſa mauvaiſe conduite, ou par ſon imprudence, auteur de ſa propre miſere; donner ſans méthode & ſans prendre de précautions, pour que celui que l'on ſecourt n'en abuſe pas, & ne ſoit pas ſecouru

inutilement ; ne pas proportionner ſes bienfaits à la qualité & à l'état de celui ſur qui on les répand : Toutes ces différentes circonſtances ſont autant de manquement aux regles & aux principes du bon ſens. C'eſt faire de bonnes actions, mais les faire ſans intelligence. C'eſt ſuivre les mouvemens du cœur, qui ainſi qu'on l'a dit, ne raiſonne jamais, & n'admettre pour rien le concours de l'eſprit, ou de la réfléxion, néceſſaire cependant dans tous les momens, où même en conſéquence des ſimples opérations du cœur, il eſt queſtion d'agir.

LXXXIII. L'aveuglement que les hommes ont ordinairement pour les liens étroits de parenté les empêche trop ſouvent de raiſonner & de réfléchir ſenſément ſur ce qui ſeroit même le plus utile à ceux pour leſquels la voix du ſang parle au fond de nos cœurs. Naturellement nous aimons ceux que nous avons

avons produits, & nous n'avons qu'à nous garder de l'idolâtrie. Les nuances de leurs défauts ſont foibles à nos yeux ; notre complaiſance inſenſée les excuſe facilement. S'ils nous donnent quelques eſpérances, notre aveuglement nous les nomme des perfections déja nées & réelles. Notre opinion ſe monte à un taux proportionné. De-là il ſuit que nous ne corrigeons point leurs défauts, parce que nous ne les voyons pas, ou que nous ne les voyons que foibles : enſorte que nous ne perfectionnons point, ce qui bien que fauſſement nous paroît être arrivé au période de la ſuprême perfection. C'eſt ce qui ne ſeroit point, ſi nous défendant de l'aveuglement, nous comparions de ſens-froid ce qui nous touche de ſi près avec ce qui nous eſt étranger. Nous connoîtrions alors le vrai, au lieu qu'en ce genre nous paſſons notre vie à critiquer dans les autres les

effets malheureux d'une tendreſſe inſenſée, & à ne pas voir que le même ſort que nous déplorons dans nos pareils nous attend auſſi.

LXXXIV. Il faut cependant ſe garder de l'excès oppoſé, quoique moins dangereux à pluſieurs égards. Il eſt beaucoup de gens, qui pour ſe dérober aux mouvemens d'une tendreſſe non raiſonnée, tombent, par une ſévérité mal entenduë, dans l'eſprit de dureté. Ceux-là voyent tout en noir dans leurs proches, & ne voyent qu'en beau les mêmes images dans l'ordre qui leur eſt étranger. Par-là ils deviennent, pour ainſi dire, les perſécuteurs de ceux qui dépendent de leur autorité : châtiant ou blâmant avec excès, n'approuvant jamais ce qui mérite même démonſtrativement d'être loué, non-ſeulement ils ne donnent aucun encouragement, mais ils aigriſſent même l'eſprit. Et rarement quelqu'un

ainſi, formé par les mains du caprice, peut apprendre à diſtinguer les limites du bien & du mal. L'un & l'autre excès n'auroit pas lieu, ſi l'homme portoit l'eſprit de réflexion ſur la vérité des objets & des choſes conſidérées en elles-mêmes. Il en eſt, qui toujours louables ou blâmables en quelque ſujet que ce ſoit, ne doivent jamais être dénaturés par notre opinion; & ceux-là doivent néceſſairement avoir place dans les combinaiſons des opérations du bon ſens.

LXXXV. Si l'on eſt avec ſes parens, on eſt, pour ainſi dire, auſſi ſouvent avec ceux que l'on choiſit pour amis. Le hazard ou les convenances momentanées préſident ſi ſouvent à la formation des liaiſons, que l'on nomme fort abuſivement liaiſons d'amitié, qu'il n'eſt pas étonnant que le bon ſens ou l'examen y ayent peu de part. On eſt même dans un ridicule

uſage de ſe prêter réciproquement pour ainſi dire, ſes amis, ſans examiner s'ils conviennent à ceux à qui on les offre. Car c'eſt ainſi qu'une ſeule ſociété en forme une infinité d'autres, quand on n'eſt point en garde contre la multiplication, ſouvent très-dangereuſe des connoiſſances. Des liaiſons d'amitié, que forme l'eſprit d'intérêt, l'habitude, le goût, ou une convenance paſſagere, ne ſont point fondées ſur les regles du bon ſens & du raiſonnement. Auſſi ſont-elles communément peu ſolides. C'eſt ce qui a été amplement démontré dans la ſeconde partie du Diſcours ſur l'homme. Il faut donc combiner, quel genre de liaiſons permet la comparaiſon de ſon état & de celui de la perſonne avec laquelle on a en vûë de ſe lier; ſi une proportion raiſonnable peut permettre l'amitié, qui porte avec ſoi & qui ſuppoſe une égalité dans le ſentiment;

ſi les ſituations réciproques ne ſont point un obſtacle à cultiver les liaiſons, qui d'ailleurs ſeroient fort raiſonnables à former; ſi les caractéres ſe conviennent aſſez pour ne point craindre les effets de la diſſemblance qui ſe trouve plus ou moins grande entre tous les hommes; ſi l'on n'eſt point aſſujetti à des engagemens de devoir qui puiſſent être en oppoſition avec les nœuds que l'on a en vûë de former; enfin ſi celui que l'on ſe propoſe pour ami a les qualités eſſentielles du cœur; ſi c'eſt un homme vertueux & de réputation pure. Après cela il y aura encore à examiner ſi les circonſtances peſées à la balance du bon ſens & du jugement, permettent de contracter les liaiſons étroites de l'amitié, ou ſi l'on n'eſt pas ſoi-même dans le cas, que les avances ou les offices de l'amitié, puiſſent être embarraſſantes à celui que l'on recherche. Car

tout bizarre qu'il ſoit, que le bon ſens puiſſe & doive dépendre du caprice des événemens; il eſt cependant des ſituations qui demandent, de la part des gens ſenſés, des ménagemens, & une certaine retenuë ſur choſes ſur leſquelles, dans toute autre circonſtance, le bon ſens laiſſeroit au cœur une entiere liberté.

LXXXVI. Il y a encore ſur cette matiere, inépuiſable en elle-même, une infinité d'autres combinaiſons à pouvoir former. Chacun dans ſon état en a de différentes à faire, qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir, & ſur leſquelles il faut que le bon ſens ſoit une eſpéce de lumiere générale qui éclaire toutes les ſituations, pour regler les déterminations.

A ne conſidérer ici les choſes que du côté de la durée, il ſeroit à ſouhaiter que le bon ſens eût quelque part à ce genre d'attache-

ment, que l'on a traité aux ſections 42. 43. & 44. Mais comment cela pourroit-il être, puiſque premierement, ſi le raiſonnement agiſſoit, il nous rappelleroit la force & la raiſon du précepte, qui combat ces attachemens; & que d'ailleurs mettant encore cette réflexion à part, ce ne ſont ordinairement que les ſens qui les forment. Or les ſens ne raiſonnent point, & ils ſont les auteurs de tous penchans illégitimes. Auſſi ne trouveroit-on peut-être pas un exemple, qu'entre perſonnes de ſexes différens, ce qu'on nomme intérêt particulier, ait été précédé d'aucune opération du bon ſens. Le hazard produit pourtant quelquefois de ces intérêts durables, quand la conformité des caractéres vient à l'appui des premiers eſſais de confiance & des premiers titres de reconnoiſſance. Mais à la façon, dont la plûpart des hommes ſe con-

duiſent, il faut convenir que c'eſt placer ordinairement ſon argent ſur une banque bien mal établie.

LXXXVII. Si le cœur, ou l'eſprit, ou tous les deux, en quelque ordre que ce ſoit, ont une action continuelle dans l'homme, il a donc continuellement beſoin du miniſtére du bon ſens, ſans lequel il échouëroit bien-tôt, & ne feroit que des faux-pas. Le ſentiment d'honneur occupe ſan ceſſe l'homme, activement, ou paſſivement. Les progrès de la fortune, ou ſa décadence, partagent continuellement ſon attention. Les objets de commiſeration ſont, pour ainſi dire, de tous les momens; on a ſans ceſſe amis à cultiver, & parens à ſervir : toutes occaſions d'exercer le bon ſens & de faire uſage du jugement ſain, ſans lequel on briſeroit continuellement contre des écuëils d'autant plus dangereux, qu'on ſemble y être conduit par

les principes les plus purs & les plus reſpectables. Il ne faut cependant pas que les regles du bon ſens puiſſent jamais ſervir de prétexte pour manquer à ces principes; car tel qui paroît ſouvent n'être retenu que par-là, péche au fond par la corruption, ou par l'endurciſſement du cœur. Et c'eſt être fauſſement ſage que de l'être aux dépens des principes, & des qualités du cœur les plus eſſentielles. Tels ſont une infinité de faux-ſages, ou de faux-vertueux du ſiécle, dont les yeux les plus clairvoyans ont ſouvent bien de la peine à penétrer le maſque.

LXXXVIII. Ainſi que le ſentiment, pour agir utilement, a beſoin d'être dirigé par le bon ſens; de même ſon miniſtére eſt néceſſaire pour retenir l'eſprit. La premiere choſe, à laquelle le bon ſens ait à ſe porter pour guider les actions de la vie, eſt la connoiſſance

des hommes. C'eſt une erreur de croire qu'il ſuffiſe de la perſpicacité pour y parvenir pleinement. Le raiſonnement réfléchi y eſt indiſpenſablement néceſſaire Il ne faut pour en être perſuadé, que ſe rappeller; 1°. Combien l'homme eſt une eſpéce compliquée. 2°. Qu'une vérité, quelle qu'elle ſoit, ne ſe peut développer parfaitement que par une combinaiſon bien méditée de toutes ſes branches. Si le premier dégré, pour réuſſir en quelque choſe que ce puiſſe être, eſt de plaire à ſes pareils, il ſuit qu'il les faut connoître, pour choiſir ce qui peut leur être agréable, & pour ſe prêter à eux autant que les principes le peuvent permettre.

LXXXIX. Montrer de la pétulance à quelqu'un qui n'eſtime que le phlegme; courir le riſque de fatiguer par la véhémence des propos, quelqu'un qui ne veut qu'une ſociété douce & meſurée; en-

nuyer par les contraires un homme qui ne ſe tient pour amuſé que de mouvemens vifs & forcés. Etaler un profond ſçavoir devant gens, que leur éducation, ou leur vocation a éloignés de tous cercles de connoiſſances. Forcer, pour ainſi dire, un homme conſacré à des études & à un état ſérieux, à écouter par bienſéance la frivolité des riens, ou des propos les plus plagiaires. Entretenir opiniatrément les autres de tout ce qu'on ſçait, & qu'ils ne peuvent pas ſçavoir. Porter une exceſſive joie à quelqu'un attaqué de quelque vive atteinte de douleur. Préſenter les images de la triſteſſe à quelqu'un, qui ne doit ſentir que les mouvemens de ſa joie, ou dans des momens conſacrés au plaiſir. Parler de ce qui peut affliger ou bleſſer quelqu'un avec qui l'on ſe trouve. Chercher à embarraſſer, pour ſatisfaire ſon amour-propre, des gens ſur qui

l'on ſe ſent quelque ſupériorité d'état ou de talens. Tomber dans la fadeur de l'adulation, ou dans l'amertume de la critique. Tout cela ſont autant de choſes, qui de quelque eſprit qu'elles puiſſent être accompagnées, ne peuvent manquer de déplaire, & doivent être eſtimées contraires aux régles du bon ſens, parce qu'elles vont contre cet objet de plaire à ſes pareils, & que ce n'eſt point agir conſéquemment.

XC. Affecter prématurément le ton, le maintien & le langage, qui ſont le fruit des années & de l'expérience. Laiſſer entrevoir à travers les rides de la vieilleſſe, la légereté de la jeuneſſe. Manquer à ce qui eſt dû à un rang ſupérieur ; faire ſentir ridiculement ſa ſupériorité à des inférieurs : affecter de s'élever au-deſſus de ceux avec qui l'on doit conſerver, & ſoutenir l'égalité ; ſe renfermer dans un ſilence

TAYLOR INST. OXFORD

qui annonce le mépris pour les membres de la ſociété, dans laquelle on ſe trouve; ſe livrer ſans égard au talent diſert de la converſation : s'abandonner au goût de la plaiſanterie, même le mieux aſſaiſonnée, & toujours offenſante. Parler fréquemment de ſoi, avoir la vanité de ſe louer, ou la fauſſe modeſtie de ſe dépriſer. Ce ſont autant d'égaremens de l'eſprit, que condamne le bon ſens, & dans leſquels on ne tomberoit pas, ſi on réfléchiſſoit aſſez ſur la néceſſité & les moyens de ſe tenir dans ſon état & dans ſa place. En vain allegueroit-on pour ſon excuſe l'impoſſibilité de plaire à tout le monde, parce qu'il y a autant de caractéres différens que d'individus exiſtans. Il n'eſt point néceſſaire ni convenable de vouloir plaire à tout le monde. Dans le nombre aſſez conſidérable de gens avec qui l'on vit, il y a toujours quelqu'un à qui

la bienſéanoe ou les convenances exigent qu'on tâche de ſe rendre agréable Il ſuffit, pour les autres, de ne leur pas déplaire. Or c'eſt ce que l'on peut, dès qu'on le veut, & c'eſt aſſez, en quelque ſituation que l'homme puiſſe ſe trouver.

XCI. Mais ſi la ſociété exige un continuel uſage de combinaiſons, & ſi l'habitude ſeule peut apprendre à combiner, il faut convenir qu'on ne l'acquerrera pas dans la ſolitude du cabinet, où d'ailleurs on peut être capable de choſes excellentes. Il faut converſer avec les hommes pour apprendre à vivre avec eux, & à les connoître. De-là vient auſſi que la plûpart de ceux, qui ſont accoutumez à une grande & longue retraite, ſont dans le cercle du monde, embarraſſés de circonſtances auſquelles pourroient ſuffire des talens beaucoup moindres avec

plus d'uſage du monde ; ou qu'ils ont pour la ſociété des défauts qui les y font recevoir ou traiter deſagréablement. De-là il faut conclurre que l'eſprit de l'homme eſt ſuſceptiple de différentes nuances. Que chacun, ſelon l'habitude qu'il a contractée, eſt propre à diverſes choſes ; & que les hommes en général, avec la faculté de pouvoir combiner, & par conſéquent agir ſenſément, ne peuvent former de combinaiſons juſtes que ſur les choſes qu'ils connoiſſent, & qui ſont à leur portée ; car on paſſe ſa vie à raiſonner ſur une *hypothèſe donnée.*

XCII. Tout rare que ſoit le bon ſens, il n'eſt cependant aucune qualité que l'on préſume plus communément avoir que celle-là. Et cette préoccupation de ſoi-même eſt la plus grande preuve qu'on manque de ce qu'on croit avoir abondamment. Ordinairement on

ne porte ce jugement aveugle ſur ſoi-même, que d'après le ſuccès que l'on a eu dans ſa conduite. Mais la plus grande partie en eſt ſouvent dûë à des haſards de circonſtances, & à des combinaiſons d'événemens favorables, qui ont opéré avec peu ou point de concours de notre part, & dont nous nous faiſons un mérite à nous-mêmes. Le ſeul ſouvent que l'on ait eû réellement, a été d'avoir ſçû ne pas rejetter ou méconnoître les occaſions heureuſes qui ſe ſont offertes.

XCIII. Après tout ce qu'on a dit, on ne ſera pas étonné, que bien que la faculté du bon ſens, conſidérée comme faiſant partie de l'eſprit, ſoit née avec nous, les opérations du bon ſens ſoient cependant ſi rares; & que plus les hommes ſont élevés en dignité, ou chargés de beaucoup de détails, plus le miniſtére du bon ſens leur

eſt

eſt néceſſaire. Le nombre plus ou moins grand de combinaiſons à faire, décide de l'étenduë du travail & de l'aptitude de chacun à la choſe dont il eſt chargé. Celui qui excelle en une choſe, doit être cenſé avoir de l'eſprit & du bon-ſens; parce que s'il n'avoit pas l'un & l'autre, il ne lui ſeroit pas poſſible d'exceller. Juſques dans les profeſſions de ſimple mécanique, le bon ſens eſt néceſſaire. Un ſimple Laboureur, un homme de campagne, ne réuſſit dans la culture de la terre que par le bon ſens; parce qu'il agit d'après certaines régles, & que ces régles ſont fondées ſur le bon ſens. Les choſes de proportion, dans les ſimples ouvrages de la main, ſont des effets ou des objets du bon ſens. Tout ouvrage, compoſé de pluſieurs parties, exclut toute diſproportion dans l'aſſemblage de ſes parties. Il ſeroit abſurde de joindre des choſes, qui

deſtinées à faire un enſemble, ſeroient cependant de nature à ſe détruire, étant réunies. C'eſt ce qu'Horace peint ſi naturellement dans ſon Art Poëtique, quand il défend d'ajouter un morceau de vieille étoffe à une neuve.

XCIV. Dans tous les ouvrages d'eſprit il en eſt de même ; ils exigent un aſſortiment que le bon ſens conſeille, & auquel il nous lie. Gliſſer des termes bas dans une piéce qui exige de la nobleſſe ; donner à la proſe la meſure ou la cadence de la Poëſie ; aſſujettir la Poëſie à la ſimplicité du ſtyle proſaïque ; mêler des traits profanes dans un ſujet ſaint ; égayer par des choſes communes & triviales un ſujet ſérieux dans ſon tiſſu & dans ſa conduite. Si l'on réduit quelque image que ce ſoit en action ; ſortir du vraiſemblable dans l'idée de faire quelque choſe de merveilleux, & qui ſoit ſaiſiſſant ; s'abandonner en tout genre à l'élégance

& au brillant, au préjudice du raiſonnable & du raiſonnement ; c'eſt pécher contre les régles du bon ſens. Or combien ſouvent cela n'arrive-t'il pas à des gens qui croyent fauſſement pouvoir travailler pour eux, quand ils ne travaillent pas pour les autres. Revenons donc toujours à cette combinaiſon des trois points, que nous avons indiqués, & qui ſont effectivement tels, qu'en s'y attachant exactement, il n'eſt pas poſſible d'errer ; ſi ce n'eſt dans les cas où l'artifice des hommes rend de ſimples apparences, ſi ſemblables au vrai, qu'on pourroit aiſément s'y tromper ; mais alors il n'en faut pas rougir, & dans le fond, cela n'arrive pas à tout moment.

XCV. Quoique l'on ait crû devoir mettre le bon ſens dans une claſſe diſtincte & ſéparée de l'eſprit, pour mieux faire ſentir ſon influence, & la néceſſité de ſon

concours : il faut cependant convenir qu'à certains égards, il en eſt fort dépendant, & qu'il agit plus ou moins utilement, dans la proportion de l'étenduë & de la ſagacité de l'eſprit, cela eſt facile à entendre. En effet, ſi l'on ne peut opérer que ſur ce que l'on connoît; ainſi qu'en Géométrie, d'un point donné, on parvient à découvrir le point inconnu : il ſuit néceſſairement, que plus un homme aura de faculté & d'étenduë de conception, plus il aura d'étoffe ſur laquelle travailler, & plus il le fera avec avantage. Un homme lumineux trouve à une même choſe beaucoup de faces différentes, qui échapperont à un autre. Par conſéquent il aura un plus grand canevas à remplir, & un plus grand nombre de combinaiſons à former. De-là vient que les gens de beaucoup d'eſprit ſont plus difficiles que d'autres, parce que voyant mieux, on ne les contente pas ſi aiſément.

De même, un homme qui percevra rapidement les objets, aura l'avantage de pouvoir combiner plus vîte, parce qu'au moyen de cette vivacité des opérations premieres de l'eſprit, ſa matiere eſt plûtôt préparée pour le ſecond ordre des opérations que j'ai nommées bon ſens. Cela forme entre les hommes la même différence, pour ainſi dire, qui ſe trouve entre deux troupes de guerre, dont l'une ſçait faire ſes évolutions plus promptement & plus vivement. Il eſt aiſé de juger de quel côté devra être l'avantage. En effet, c'eſt en avoir un grand que de ſçavoir prendre un parti, avant, pour ainſi dire, que d'autres ayent eu le tems d'examiner quels ſeroient les partis à prendre.

XCVI. Ainſi après avoir ſéparé l'eſprit & le bon ſens l'un de l'autre, pour les mieux développer tous les deux, réuniſſons-les com-

me deux aſſociés, dont le premier eſt utile au ſecond, & le ſecond néceſſaire au premier. En effet, l'eſprit diſpoſe les choſes & les prépare, pour que le bon ſens choiſiſſe, aſſortiſſe, proportionne, & dirige; mais le bon ſens n'agit que ſur ce qui lui eſt préſenté. Ainſi l'eſprit lui eſt utile; mais il eſt néceſſaire à l'eſprit, parce que, quelque abondantes que ſoient les matieres préparées par ſes ſoins, elles ſont inutiles, ſi le bon ſens n'en détermine, & n'en regle l'uſage.

XCVII. Nous ſeuls pouvons être nos maîtres en ce genre, & acquérir ce don précieux, puiſque c'eſt l'ouvrage de la réflexion; & de-là il ſuit encore que ce ne peut pas être l'ouvrage d'un jour. L'expérience ſeule donne cette ſûreté de ſens, qui empêche de ſe méprendre, & qui fait en toutes choſes toucher le but; auſſi voit-on rarement un jeune homme égaler celui qui a vieilli dans les occaſions

de réfléchir, & qui s'eſt long-tems étudié lui-même. Et ce talent a cela d'heureux, c'eſt qu'une fois acquis, loin de s'uſer, il ſe perfectionne chaque jour. Or cet avantage s'acquiert plus ou moins promptement dans la proportion du dépoüillement des préventions contractées par l'éducation, ou des paſſions. Ces deux ennemis du bon ſens doivent être écartés & ſubjugués; & tant qu'ils ne le ſont pas, quelque longue expérience que l'on puiſſe avoir, non-ſeulement elle devient inutile; mais l'égarement de l'eſprit ne fait que ſe fortifier davantage, & acquérir auprès de nous, ou dans notre opinion, toute l'autorité du vrai & du ſenſé.

XCVIII De-là vient que les femmes, quoique douées naturellement de plus de vivacité d'eſprit que les hommes ont cependant quelque infériorité au-deſſous d'eux, en matiere de jugement. Le genre

d'éducation qu'on leur donne ordinairement ne porte pas à la réflexion ou à la combinaiſon ; on n'y porte que ſur des choſes communes & inutiles à la formation du bon ſens. Enſorte qu'à meſure qu'elles avancent en âge, elles ne ſont que plus obſtinées dans les préjugés & dans les préventions, ennemies décidées du bon ſens. Mais en même-tems que je leur accorde des avantages du côté des dons de la nature, il ne ſeroit pas juſte de vouloir les rendre reſponſables de ce qui peut leur manquer d'ailleurs, & qu'elles auroient peut-être ſupérieurement aux hommes mêmes, ſi leur éducation étoit dirigée à cet objet. La preuve en eſt, qu'il y a eû dans tous les tems des femmes illuſtres, & capables des plus grandes choſes, & que même, pour peu que l'on ſoit répandu dans le monde, il n'eſt perſonne qui n'en connoiſſe de reſpectables par le jugement & le bon ſens. Qu'elles employent

donc l'autorité qu'elles ont dans le monde à faire changer l'injuſte méthode dans laquelle eſt renfermée leur éducation ; elles ſeront sûres de leurs avantages.

XCIX. Ainſi, en ſuivant les principes ci-deſſus établis, la premiere condition néceſſaire pour raiſonner ſelon les régles du bon ſens, eſt d'être dans toutes les occaſions tellement libre des préjugés & des paſſions, qu'ils ne puiſſent point offuſquer le raiſonnement. Examinant d'abord les choſes, par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, & indépendamment des cauſes ſecondes ; & les rejoignant enſuite pour combiner l'une par l'autre, & développer ce qu'elles peuvent avoir d'analogue ou d'oppoſé entr'elles ; mais on peut raiſonner ſenſément, ſans pour cela raiſonner utilement. Or, pour acquérir ce ſecond dégré de perfection, il faut joindre les lumieres & les connoiſſançes à ce dépoüillement des

préjugés dont on vient de parler. C'eſt une ſuite néceſſaire de ce que l'on a dit au 96e Paragraphe. Et réellement l'on peut raiſonner fort juſte relativement à ce qu'on ſçait, & cependant ne pas embraſſer toute l'étenduë de ſon ſujet. Il faut, pour raiſonner utilement pour ſoi, ou pour les autres, dans les occaſions où l'on eſt conſulté, être inſtruit. Voilà ce qui conſtituë la différence entre les grands hommes, & ces hommes communs, deſtinés à reſter au ſecond rang, & à ſe voir ſucceſſivement primés par ceux qui joignent les lumieres à la faculté acquiſe d'en faire un uſage ſenſé & méthodique.

C. Pour réſumer en peu de mots les vérités que l'on a travaillé à développer dans le cours de cet écrit, je dirai que tous les hommes naiſſent avec la faculté de ſentir & de raiſonner. Que les occaſions & le mode de l'éducation développent cette faculté plus ou

moins dans une eſpéce de ſubordination de la diſpoſition plus ou moins parfaite des organes. Que la bonté du cœur eſt ce qui donne eſſentiellement le prix à l'humanité. Que les lumieres de l'eſprit ajoutent un nouveau dégré à ce prix. Que le ſentiment & le raiſonnement, ſelon la différente nature des objets, peuvent agir indépendamment l'un de l'autre; que comme l'homme agit preſque néceſſairement d'après ce qu'il ſent, l'eſprit ſe joint ordinairement au cœur, pour en devenir le miniſtre & l'inſtrument; mais qu'alors l'eſprit n'eſt acteur qu'en ſecond, ſervant ſeulement à faire valoir le ſentiment. Que c'eſt par le miniſtére du bon ſens, ou de la réflexion, que l'eſprit a dans ſes opérations une meſure juſte, & que c'eſt par ſon ſecours qu'il fixe l'étenduë, & qu'il dirige l'application du ſentiment; que ſans le bon ſens on peu t êtr vertueux pour ſoi-même, mai

très-inutilement pour le bien de la ſociété. Que ſans lui l'eſprit ne peut être que dangereux pour ſoi ou pour les autres. Enfin, que quiconque péche par le bon ſens, ne doit point s'en prendre à la nature, mais à la malheureuſe habitude contractée prématurément d'être pareſſeux à penſer & à réfléchir. Et de ce réſumé général je conclus, que comme rien n'eſt plus difficile que de conduire le cœur & l'eſprit à l'uniſſon par le ſecours du bon ſens, rien n'eſt moins étonnant, que de voir tant d'hommes défectueux, & ſi peu ſur qui la critique la plus modérée ne puiſſe pas trouver à mordre. Enfin, qu'en même-tems rien n'eſt ſi ridicule & ſi injuſte, relativement à ſoi-même, que de ſe refuſer en faveur de ſes pareils, aux mouvemens d'une indulgence, dont chacun a tant de beſoin dans toutes les occaſions qui intéreſſent le cœur & l'eſprit.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Parallele du Cœur, de l'Eſprit & du bon Sens*; & j'ai crû que cet Ouvrage ne ſeroit pas moins utile au Public, que ceux dont il eſt déja redevable au même Auteur. A Paris, ce 10. Décembre 1739.

SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

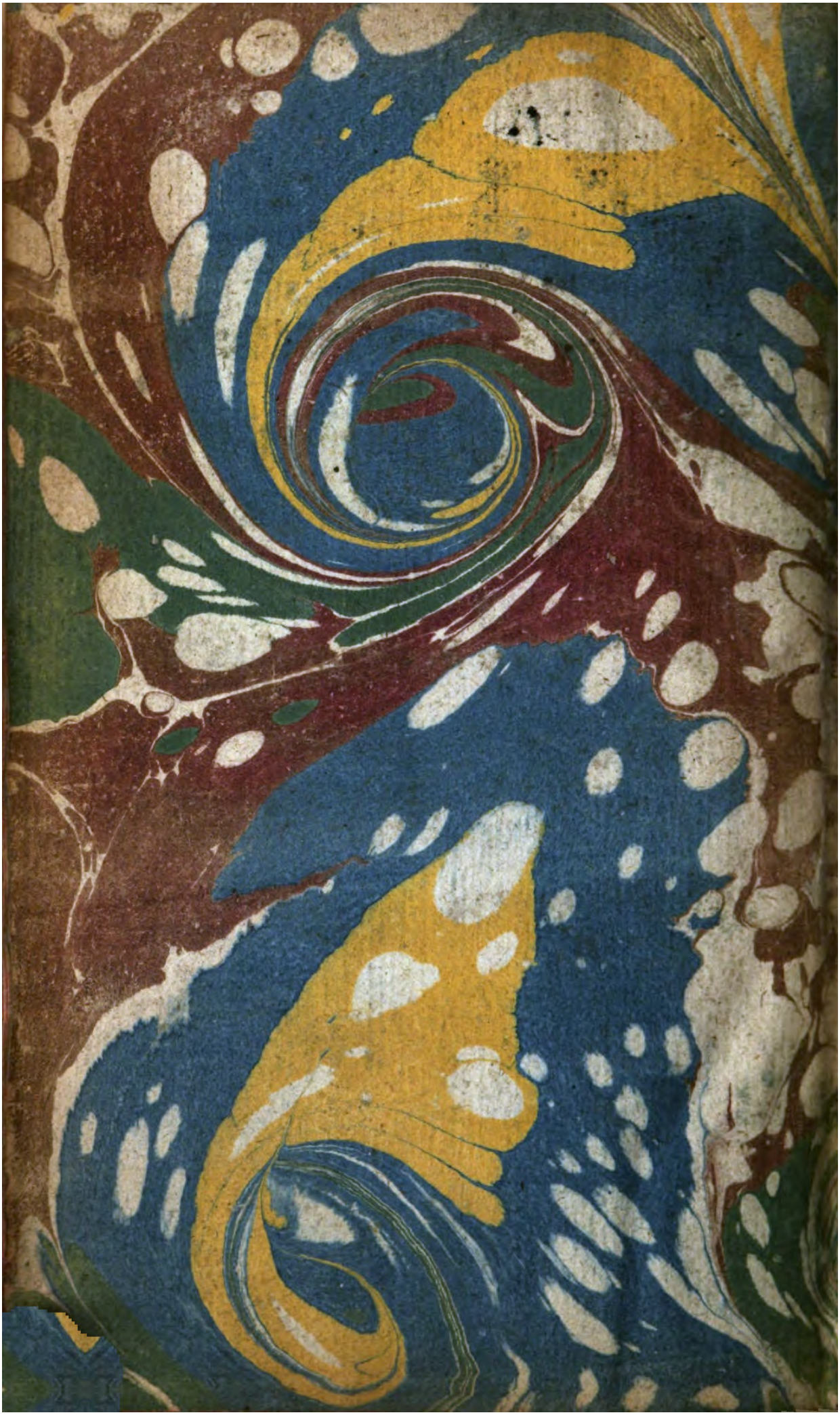
LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut : Notre bien-amé JEAN-LUC NYON fils Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui autoit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre : *Parallele du Cœur, de l'Eſprit & du bon Sens, & autres Oeuvres de M. Pecquet*, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il

Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaire, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpecifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui

auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des

Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe pleinement ou paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original; commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le trentiéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cent trente-neuf, & de notre Regne, le vingt-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 329. *fol.* 313. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 5. *Janvier* 1740. SAUGRAIN, *Syndic.*

41 26777